

CHAPITRE XI

VIREE

SOUS LA GARE

Les trains d'avant

J'aimais l'halètement de la loco luisante,
Le sifflement nerveux du tacot essoufflé,
Et le doux va-et-vient du piston excité,
Grisé de ses vapeurs sur la bielle défaillante.

BGR

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

VIREE SOUS LA GARE

L'excursion rétrospective de Joseph Rouyer ne s'est pas attardée sur les pentes de la " rue de la Gare ". Les statistiques indiquent qu'en 1867, les industries de la ville sont déjà nombreuses : 42 scieries qui exportent leur bois de charpente, autant de moulins, tanneries, usines d'horlogerie et de lunetterie coincées dans la combe. La création d'une artère et la construction d'une ligne ferroviaire s'avèrent indispensables. En 1900 la population comptait plus de 5400 âmes. Les dirigeants et les commerçants, qui piaffaient d'impatience, avaient attendu trente-trois années pour voir leur rêve se réaliser. Le tronçon Morbier-Morez fait dorénavant la gloire de la cité grâce aux magnifiques viaducs qui la dominent.

À peine tracée pour desservir le cul-de-sac de la ligne de chemin de fer Champagnole Morez, la route caillouteuse aborde les rares entreprises déjà élevées tout près de la rue principale. Louis Jacquemin a bien choisi l'implantation de son affaire qu'il fonde en 1896. À deux pas du carrefour qui conduit à la gare, son logement patronal au n° 99 de la rue de la République affirme l'ambition du manufacturier. Son usine, érigée au n° 101, amorce une série de transformations, mutations, cessions et constructions nouvelles, comprises dans le bec de canard des deux voies, au bout duquel une annexe du futur "*Central Modern Hôtel*" contrôle les allers venues de la population.

Nous sommes en l'an 2009. Attardons-nous un instant sur le carré magique de Louis Jacquemin, à l'origine du parcours des "*Lux*" puis de "*Logo*". L'aide du plan annexé à ce texte est indispensable, tant l'enchevêtrement des constructions complique la lecture de la chronologie des changements et extensions successifs.

Le quartier lunetier au sud se partage en trois zones : les n° 4 et 6 de l'Avenue Charles de Gaulle et le n° 101 de la rue de la République. Depuis 1914, la situation évolue au rythme du marché et des transferts des locaux à des compagnies différentes. L'endroit est une ruche bourdonnante. Les machines bruissent, percent, taraudent, soudent, polissent, traitent les surfaces. Les hommes et les femmes s'agitent autour des balanciers, gabarits, presses manuelles et automatiques, des perceuses et petits robots de plus en plus sophistiqués. La noria des servants s'accélère avec les années et les affaires se déploient ou s'affaissent au gré des événements. Les entreprises prospères se substituent aux ateliers moribonds ou en mal d'espace, la fortune des acquisitions accélère la rotation des immobilisations et la recherche de surfaces plus grandes. Telle est la vision caricaturale du visiteur pressé cherchant à comprendre cette frénésie des échanges de locaux, des agrandissements et des déménagements, ...et des expatriations au Pays du Levant !

Trois firmes notoires tiennent la vedette. D'abord les "*Louis Jacquemin*", c'est-à-dire les "*Lux de Morez*" et bientôt les "*Logo*". Puis les "*Marius Morel*" et enfin des entreprises parentes proches et lointaines aux "*Lamy*". En simplifiant les situations, la ronde s'explique de la manière décrite ci-dessous.

La maison "*Louis Jacquemin*" devenue "*Lux Jacquemin*" par rachat de "*Lissac*" en 1956, grossit et s'étend sur place jusqu'en 1987, date de son départ pour la rue Voltaire où elle prend bientôt le nom de "*Logo*". Elle profite pour cela du retour de la société "*ODO*" au bas de son quartier d'origine. Elle était installée sous les Essarts depuis 1950-51 après son départ partiel du n° 18 de l'Avenue Charles de Gaulle où elle se trouvait à l'étroit, tout en y poursuivant son activité jusqu'en 1964.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

L'aventure des "Jacquemin" est indissociable de celle des "*Logo*" dont le parcours est lié à l'histoire de "*Lissac*", donc de "*Essilor*". Les plans " Sous la Roche au Dade" et " Sous la Gare" sont utiles pour suivre leurs divers mouvements dans le temps.

À suivre

Des JACQUEMIN à LOGO SA

- **Louis JACQUEMIN et LUX de MOREZ**
- **La SOCIETE des LUNETIERS et ESSEL**
 - **Les Frères LISSAC et SILOR**
- **Les Groupes ESSILOR et V. DARNAUD**
- **Le Groupe V. DARNAUD et LOGO SA**

L'histoire des "LOGO SA" de Morez ne peut se raconter sans évoquer les hommes et les sociétés qui participèrent de près ou de loin à l'ascension et au succès de l'entreprise bien implantée en 2009 au n°12 rue Voltaire à Morez.

1-Les "Ets Louis Jacquemin" acquis en 1954 par Georges Lissac, un Morézien créateur de "Silor" - fusion de la "SIL" (Société Industrielle de Lunetterie) et de "LOR-Télegic" (Lentilles Opthalmiques Rationnelles) - et de "Lux de Morez" en 1956, rachetée par le groupe Darnaud en 1982.

2-"La Société des Lunetiers" du Haut de Morez (qui prend possession de la maison " Jules Cotte" de Foncine le Bas en 1913), créatrice des verres progressifs "Varilux" grâce à son inventeur Bernard Maitenaz, et qui adopte l'enseigne commerciale "Essel" en 1964.

3-"Le groupe Essilor", né du rapprochement de "Essel" et de "Silor", de la prise de contrôle en 1968 des fabricants de verres "Benoît Berthiot" et "Guilbert Routit" pour former "BBGR" en 1974, suivie en 1982 de la fusion des collections de lunettes "Amor" et "Logo" sous la marque unique "Essilor".

4-"Le groupe Logo" né de la fusion en 1992 de la lunetterie d'"Essilor", hors Cartier, et du "groupe Vincent Darnaud" dont "Lux de Morez", centre de production principal et siège de la Direction Industrielle, poursuit un développement indépendant.

Le tableau synoptique résume les principales liaisons entre les sociétés et les dates-clés des acquisitions, convergences des entreprises et particulièrement celles des mouvements entre établissements du canton de Morez.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

LES JACQUEMIN ET LES LUX DE MOREZ

Les aïeux de la famille, portés par le succès des horloges, sont devenus riches grâce à leur excellence dans l'art de l'émail. Cette activité, importée de Suisse depuis 1766, s'est développée avec la production des comtoises, des pendules et des montres dont les cadrans émaillés supplantent les panneaux peints.

Jean Bruno Jacquemin profite de cette frénésie pérenne sur plusieurs décennies pour développer la petite entreprise de son père Jacques Ambroise et de l'oncle Jean-Baptiste, émailleurs moréziens. Les brevets d'invention déposés prouvent la force de création de ces maîtres artisans. La rédaction et de l'enregistrement, dont le coût dissuade les inventions fantaisistes, démontre la qualité de leurs solutions. Leur réputation est attestée dans les écrits de l'époque et confirmée dans les actes d'apprentissage passés devant le notaire. Les Jacquemin s'illustrent lors des expositions publiques nationales. Ainsi, les fabricants "*Jacquemin Père et Fils*" reçoivent la précieuse médaille en 1844 au Champ de Mars à Paris.

En 1852, Jules Jacquemin, négociant à Morez, dépose avec Jean Honoré Bailly un brevet relatif au procédé d'élaboration des timbres cloches à l'usage des horloges. Car l'activité de l'émaillerie a suivi celle de l'horlogerie puis son déclin progressif. Les enfants de Jean Bruno savent assurer facilement leur reconversion dans l'industrie de la verrerie et de la céramique dont l'engouement ne se dément pas sous le Second Empire. La médaille obtenue à l'Exposition universelle de Paris en 1855 participe à la renommée de la manufacture de fer émaillé sur toile et sur cuivre qui occupe 60 personnes en 1857.

Lucien, Julien et Jules Jacquemin s'enrichissent au cours du dernier quart du XIX^e siècle. L'aura de la famille est au plus haut. Lucien est Président de la Chambre consultative. Il soutient en 1857, avec le maire Aimé Lamy, la production éphémère de montres de Morez portée par la "*Société Bailly Comte*". Les mariages confortent la position de la fratrie. L'héritière d'un riche propriétaire pour Jules et celle d'un établissement en horlogerie pour Jules Elie, apportent un supplément "d'âme" et d'argent à leurs projets.

Les descendants se convertissent en lunetiers. Les "*Établissements J.B. Jacquemin*" édifient une usine au début de la rue de l'Industrie à Morez. Les effectifs de l'entreprise sont de 31 personnes en 1906 et frôleront les 70 en 1907. Ils sont représentés à Paris au n° 67 de la rue Meslay par Henri Millon qui fait progresser rapidement le courant d'affaires dans la capitale.

Les frères Jean-Baptiste et Louis sont associés à Paul, le génie de la famille. Précurseur de la voiture à vapeur en 1874 comme nous l'avons

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

évoqué auparavant, celui-ci conçoit aussi un rétroviseur. Dès 1908 il invente coup sur coup les verres "*Sirus*", "*Simplex*", puis le "*Triplex*" de Georges Lissac développés après la Grande Guerre.

Les trois conquérants édifient une usine aux numéros 6, et 9 à 15 rue Lamartine. Elle est modifiée vers 1912 et agrandie successivement entre 1925 et 1933, avec 8 travées ajoutées au corps principal et un atelier séparé pour la fabrication de lunettes en celluloïd, qui est surélevé en 1942 et doté d'une aile en retour côté nord. Un logement patronal privé, construit sur le versant ouest de la rue Lamartine, domine le quartier industriel et l'"*Hôtel du Commerce*" voisin. Ce "château Gouverneur", splendide maison de maître, est le deuxième de la cité après celui des "*Jobez*". L'usine est cédée en 1930 à la "*SA Consortium général d'Optique*" (CGO) et encore agrandie de 8 travées supplémentaires par l'entreprise "*Di Lena*" en 1942. Mais en 1954 le site éclate. La ville acquiert la partie antérieure à 1940 qu'elle rehausse partiellement, pour la convertir en logements et en centre administratif pour les douanes, la perception, la bibliothèque. La "*Société Marius Morel*" rachète l'atelier de celluloïd auquel elle ajoute deux étages en 1956 pour faire l'appoint en montage de lunettes aux unités de l'Avenue Charles de Gaulle et de la rue de la République. La "*Sarl Paul Cochet*" acquiert en 1966 le reste du bâtiment.

Mais que sont devenus les Jacquemin ?

En 1896 Louis avait fondé sa propre affaire, tout en étant associé à "*J.B. Jacquemin et Cie*". Elle est installée au départ au n° 99 rue de la République dans une maison de 1822 et modifiée entre 1882 et 1892. Son logement patronal date des années 1860-1870. Louis y héberge son fils François. Il est marié à une Brésilienne de Rio où les affaires sont florissantes et profitent du flux important d'immigrés en Amérique du Sud. La "*Société Louis Jacquemin*", qui fabrique des lunettes pour les automobilistes et les motocyclistes, construit un nouvel immeuble au n° 101 rue de la République. La réputation de la maison a déjà dépassé les limites jurassiennes. Elle reçoit les plus hautes récompenses à l'Exposition universelle de 1900 et dans la foulée, Louis forme sa filiale commerciale à Paris au n° 54 rue du Château d'eau. L'accroissement de la demande implique encore l'agrandissement des locaux moréziens vers 1914.

En 1917, c'est le fils Francis qui poursuit l'aventure en présentant sur le marché ses premiers pince-nez. Puis son fils Raoul tient les rênes de 1936 à 1946. À l'instar des locaux industriels de Jean-Baptiste de la rue de l'Industrie, les bâtiments subissent diverses transformations. Des changements de locataires et de propriétaires, des agrandissements et des constructions nouvelles modifient le paysage entre les rues de la République, l'avenue Charles de Gaulle et la rue Raspail qui enserrant les ateliers. La succession des événements est commentée dans le circuit sous la Gare.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Jusqu'en 1954, la Société "Louis Jacquemin" reste dans la famille, présidée à partir de 1947 par Jean Burnichon qui succède à Raoul Jacquemin. Robert Bastien entre dans la société. En 1954, l'entreprise en difficultés est reprise par les frères "Lissac". Le Morézien Georges Lissac (PDG de "SILOR"), devenu Parisien quelques dizaines d'années auparavant, modifie la raison sociale en accolant au nom de Jacquemin la marque Lux. ("Lux Jacquemin"). Robert Passet est nommé au siège de Président Directeur Général. Une seconde modification transforme la raison sociale en "Lux de Morez" en 1965. Robert Bastien succède au poste de PDG en 1969 et qu'il occupe jusqu'en 1993.

En 1971 l'usine de l'Avenue Charles de Gaulle est transformé et agrandi. En 1987, elle déménage rue Voltaire dans l'usine que lui vend la Société horlogère "ODO". Celle-ci échange ses locaux, sauf les bureaux qui restent en bas de Morez, contre des surfaces libérées au n° 6 Avenue Charles de Gaulle.

C'est dans cette rue Voltaire que l'aventure des "Lux de Morez" se poursuit avec succès en dépit des soubresauts économiques qui assombrissent l'industrie lunetière du Haut-Jura.

Avant de les rejoindre, évoquons l'itinéraire de la "*Société des Lunetiers*"

LA SOCIETE DES LUNETIERS ET ESSEL

L'aventure de la Société des Lunetiers débute à Paris en 1849. Elle est fondée par les artisans Duez, Delabre, Durie et Muneaux qui l'installent au n° 180 rue St Martin à Paris (10^e), où la communauté de 13 membres signe la naissance de l'"Association Fraternelle des Ouvriers Lunetiers". Cette coopérative ouvrière a pour principe idéaliste de partager de fortes valeurs de solidarité et de professionnalisme. En 1852, l'Association change sa raison sociale et adopte le nom de "*Société Industrielle et Commerciale des Ouvriers Lunetiers*", plus proche d'un mercantilisme pragmatique orienté vers la conquête de la richesse que d'une association de compagnons à but non lucratif.

En 1867, l'entreprise acquiert la fabrication de verres de Millot dans l'usine des Battants à Ligny en Barrois (Meuse). Peu après elle prend possession des "*Compasseries de Ligny et de Saint-Mihiel*" et ouvre un comptoir de vente à Londres.

En 1877, la "SOCE" s'implante à Morez où la lunetterie bat son plein. Elle n'a pas l'ambition d'y implanter une usine de fabrication de verres optiques. L'expérience des "*Lamy-Lacroix*" dans le surfaçage n'avait duré qu'une vingtaine d'années et l'intention des dirigeants de la Société se borne à faire du façonnage de verres élaborés aux "Battants", c'est-à-dire "égrugeage", biseautage, perçage, meulage de la tranche du verre et ajustage sur les montures. L'habileté des Moréziens sur ces opérations fait merveille. Fort de ses succès, la "SOCE" cherche à étendre sa suprématie et construit en 1896 une usine aux numéros 196 et 198 rue de la République, à côté d'un immeuble édifié en 1808 où elle aménage des logements pour son personnel. Les premières femmes sont embauchées en 1911.

En 1913 la Société rachète des petites usines du canton. Celles des Cottet de Foncine-le-Bas les intéressent. En haut du village, Jules Cottet était un entrepreneur actif. En cheville avec Jules Poux, ils y avaient créé une première usine de lunetterie renommée, "*la Lunetterie Nouvelle*". Vers 1913 Jules, séparé de ses frères, avait encore bâti un nouvel atelier en bas de la petite localité.

C'est en 1914 que Jules Cottet, comme d'autres ouvriers du pays, devient sociétaire de la "*Société des Lunetiers*" à qui il apporte ses deux entreprises de Foncine. Son fils Raymond, père de Gérard Cottet le futur PDG d'Essilor, poursuit sa carrière dans l'établissement morézien comme gérant commercial.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Le matériel et une vingtaine de Fonciniers sont transférés à Morez en 1930. Les grands-parents maternels de l'auteur en font partie. La fusion des deux sociétés "SOCE" et "Jules Cotte" est effective en 1931. Malgré les périodes de chômage dans les années 1920, la "Société des Lunetiers" fait bonne figure et maintient ses effectifs entre 80 et 120 personnes.

En 1920, l'entreprise lance le verre minéral à images ponctuelles "Stigmal®", prémices aux futurs développements du pionnier du monde de l'optique. *"Ce verre est la perfection en optique de précision. Il procure à l'œil affaibli un bien-être et une puissance inconnus avec les verres ordinaires. Il est fabriqué en plus de 1500 combinaisons différentes pour correspondre à toutes les imperfections de la vue"*. Telle est la publicité de l'époque adressée à tous les opticiens par la Compagnie. La matière minérale offre des verres minces mais lourds qui se cassent facilement. Mais il sera remplacé en l'an 2000 par le verre organique, compte tenu des nombreux progrès effectués depuis des lustres sur la résistance à la rayure et à l'amincissement.

La chance de la "SOCE" est l'embauche du génial inventeur Bernard Maitenaz, ingénieur diplômé promotion 1943 de l'ENSAM de Paris (Arts et Métiers) et de l'École Supérieure d'Optique. Son père et son grand-père sont des "Anciens" de la "Coopérative ouvrière de la SOCE". Poussé par sa passion, il dépose en 1953 des brevets relatifs aux lentilles progressives et aux machines adéquates pour les réaliser. Grâce à lui, les aberrations latérales du verre sont maîtrisées, comme est vaincu le scepticisme des professionnels qui lancent les verres "Varilux" en 1959. Les montures "Nylor", dont le verre est maintenu par un fil nylon, diffusées en 1955 donne le coup de fouet salvateur à l'Entreprise.

L'agrandissement de l'usine devient impératif. En 1958, une extension orientée vers le nord est bâtie sur les terrains du n° 196 rue de la République. La mécanique occupe le rez-de-chaussée qui s'est substitué à un petit local isolé où trônait la machine à vapeur. Le premier étage est réservé au polissage. Les courroies s'entremêlent et participent à l'ambiance poussiéreuse et bruyante des tourets où s'affairent une vingtaine d'ouvriers aux bras nus, en casquette et salopette grise, et suant toute la misère du monde du travail. Un vieil atelier de chromage et de polissage, planté dans le champ des "4 Pesses" à l'arrière du site, transmet le savoir-faire aux nouveaux polisseurs du bâtiment neuf. L'immeuble au bord de la rue de la République est consacré au rez-de-chaussée aux apprêts des gros matériels, tandis que le premier niveau est dédié aux opérations de fraisage et de soudage. Le second étage est dévolu aux finitions et au conditionnement, perpétuant l'habitude séculaire de protéger de la cupidité des voleurs les précieux produits en attente d'expédition.

En 1967, pendant les "30 Glorieuses", l'entreprise rencontre de sérieuses difficultés pour embaucher du personnel. Sa production de montures métalliques atteint 250 000 unités à cette date. La décision est prise de se

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

replier sur la nouvelle usine de montage de Saint-Mihiel, inaugurée en 1966. Elle emploie déjà 150 personnes dans la fabrication des lunettes. L'effectif dépassera bientôt les 500 employés. Les anciens Moréziens gardent le souvenir d'une belle entreprise où leur aïeul a connu un parent ou un ami proche faisant partie du personnel de la "SOCE".

Parallèlement à la conquête du marché français favorable au verre progressif, la "Société des Lunetiers" tente de pénétrer l'Europe, le Japon, l'Amérique du Nord et du Sud, en particulier le Brésil. Le changement d'appellation lorsque la Société adopte en 1964 l'enseigne commerciale "ESSEL" et une vaste campagne de communication auprès du public et des opticiens, modernisent son image à l'instar de son produit "Varilux".

Mais pour faire face au financement requis pour assurer son développement, la Compagnie "ESSEL" va fusionner à 50/50 en 1971 avec "SILOR" la grande société concurrente créée par les frères Lissac dont nous évoquons le parcours ci-dessous.

*La SOCE contemporaine
à Foncine le Bas*



Cliché Christian GABRIEL-ROBEZ

*La Lunetterie Nouvelle vers 1913
à Foncine le Bas*



Carte postale, auteur inconnu

*Cour intérieure de la SOCE
au 196 rue de la République*



Photo Bernard Gabriel-Robez

LES FRERES LISSAC ET SILOR

L'histoire est souvent oublieuse des vrais novateurs du passé et la tentation est grande d'attribuer le succès d'Essilor à l'invention des verres progressifs et du Varilux. Mais la mémoire des Jurassiens ne défaille pas. Chacun sait ici l'apport exceptionnel de Bernard Maitenaz dans l'usinage des surfaces optiques et dans la conception des machines nécessaires à leur production. Et c'est bien la "*Société des Lunetiers*" qui débute la commercialisation des lentilles progressives Varilux en 1959, que tous les presbytes savent apprécier à leur juste valeur. Mais le "*Groupe Lissac*" apportera le verre organique ORMA, complément important pour le développement des ventes d'"Essilor".

C'est René Grandperret, bras droit de Georges Lissac (1897-1969), ancien élève de l'École d'Optique, qui sait découvrir aux U.S.A. une nouvelle matière plastique fort révolutionnaire pour l'époque. Son emploi est réservé aux verrières de cockpits des avions militaires. L'amélioration du produit grâce à des spécialistes en physique et en chimie dont il sait s'entourer, permet d'adapter la technique aux lunettes. La fabrication des lentilles organiques "ORMA", en matière plastique thermodurcissable, sera quelques années après la fin de la Guerre, le début du remarquable parcours de la Compagnie.

Les frères Lissac sont des pionniers. Ils créent leur enseigne en 1919 et constituent en 1931 la "*Société des Frères Lissac*", dont l'implantation parisienne par Georges le fondateur se concrétise en 1938 par l'ouverture du grand magasin de même nom sous les arcades de la rue de Rivoli.

En 1946, ils se lancent à fond dans le métier de la lunetterie en créant la "*SIL*" (Société Industrielle des Lunetiers), suivie deux ans plus tard par une nouvelle société "*LOS*" (Lentilles Ophtalmiques Spéciales). Grâce à leur action publicitaire, les Lissac transforment le "concept de la lunette prothèse" en notion d'articles et d'accessoires de mode. Le lancement de la monture "*Amor*" participe à l'envolée du Groupe Lissac, démarche relayée par le lancement des lentilles "ORMA 500" en 1952. La constitution de la société "*La Lunette de Paris à New York*" en 1954 fait partie de la stratégie mondiale.

En 1954, Georges Lissac rachète l'entreprise "*Louis Jacquemin*", puis modifie la raison sociale qui devient "*Lux Jacquemin*". Elle sera portée au sommet du secteur pendant son développement à partir de 1965 sous le nom de "*Lux de Morez*".

Alors que la "*Société des Lunetiers*" lance le verre "*Varilux*", les lentilles organiques "ORMA 1000" sont commercialisées en 1959 et démontre à la concurrence son réel savoir-faire dans la maîtrise du processus industriel, en R&D et en logistique. En 1960, la société "*LOS*" change de nom. Le " S" de "Spéciales" est remplacé par " R" universel pour donner la "*LOR*", Société des

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Lentilles Optionnelles Rationnelles. Dans la foulée des innovations, le groupe "Lissac" lance les montures "Polynil" vers 1961.

La concurrence donne des ailes. La "Société des Lunetiers" arbore le drapeau "ESSEL" en 1964. Les "Lissac" brandissent leur fanion. La réunion en 1966 de la "LOR", vieille de six ans, et de l'enseigne "Télegic" tombée dans le giron du Groupe, génère la "LOR-Télegic". Cette fusion est suivie en 1969 par la création de "SILOR", acronyme né de la contraction de la "SIL" et de "LOR-Télegic".

Cette dernière opération donne le signal des grandes manœuvres amorcées en 1967 et va entraîner la rédaction d'un protocole d'accord entre "ESSEL" et "SILOR", partie industrielle du "Groupe Lissac", qui aboutit à la fusion des deux entités juridiques en 1972 sous le sigle "ESSILOR".

Cependant, la société "les Frères Lissac", partie commerciale restée hors de la fusion, poursuit sa route commerciale dans le milieu des opticiens. Depuis novembre 2005, Optic 2000 contrôle l'enseigne. Ses campagnes publicitaires à la télévision opèrent en 2006 un rajeunissement de la marque grâce à son fer de lance, la carte "Famillissac" et à son nouveau concept de magasin, avec ses six univers distincts, de l'enfant à la Basse Vision. Mais ceci est une autre histoire qui sort du sujet de cet ouvrage.

**LES GROUPES ESSILOR
ET VINCENT DARNAUD**

Le groupe "Essilor" est né d'un heureux concours de convergences de plusieurs entreprises dans le domaine du verre optique et des montures de lunettes.

Le protocole d'intention de coopération en 1967 entre les deux sociétés concurrentes "ESSEL", créée en 1964, et "SILOR" du Groupe "Lissac" précède la prise de contrôle en commun et à parts égales de "Guilbert-Routit" l'année suivante. Les deux sociétés réunies apportent chacune une innovation majeure dans la corbeille de mariage : le verre progressif d'"ESSEL", le verre organique de "SILOR". Le fruit de la fusion aboutit en 1972 à la création d'"Essilor" - Compagnie générale d'Optique.

En 1972, "Essilor" est une entreprise française dont 45% de son Chiffre d'Affaires se réalise à l'export. La moitié des ventes concerne les verres correcteurs et un tiers est assuré par les montures de lunettes. Cette année-là, la Société inaugure ses usines de verres organiques de Dijon et de Saint-Pétersbourg en Floride, acquiert la manufacture "Benoist Berthiot" créée en 1968, fonde une société civile "Valoptec" regroupant les cadres actionnaires internes pour 50% du capital.

Guy Charlot, le patron de "Guilbert-Routit" à l'âge de 26 ans, est le maître d'œuvre de la fusion avec "Benoist Berthiot" qui donne naissance à "B.B.G.R.", une société filiale d'"Essilor", qui tient le 2^e rang dans la liste des producteurs de verres progressifs en France. "Essilor" est introduite pour la première fois en bourse en 1975. La présidence est assurée alternativement par René Grandperret (ex-Silor) et Anatole Temkine (ex-Essel), les années paires pour le premier et impaires pour le second.

D'autres implantations étrangères se multiplient : Irlande en 1974, Espagne en 1975 et aux Philippines en 1979 où la filiale devient le fer de lance de la fabrication des produits "standard" destinés à servir le continent asiatique. "Essilor" apparaît en Espagne (1975), Italie (1978).

L'entreprise se concentre sur la filière de l'optique ophtalmique et cède l'activité annexe des instruments de géomètres. La Société se spécialise autour d'un produit et d'un matériau, le verre progressif organique, Essilor "Varilux ORMA" lancé en 1976. Le Chiffre d'Affaires du verre minéral éclipse celui des montures dans les années 1980, L'objectif du Groupe est de conquérir de nouveaux marchés. Il devient le premier fabricant au monde d'optique ophtalmique et pour dissuader d'éventuels "raiders", il accueille la "Compagnie de Saint-Gobain" dans son capital en 1988.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Les implantations d'usines se poursuivent : Mexique, Porto Rico, Brésil en 1985, puis Thaïlande en 1989. L'automatisation des fabrications se poursuit en Métropole, des distributeurs sont rachetés ou fusionnés (Norvège, Espagne), les pays asiatiques sont couverts, une structure commune regroupe dans "Essilor of America" toutes les filiales des Etats-Unis.

En 1982, les collections de lunettes "Amor" et "LOGO" sont fusionnées sous la marque unique "Essilor". Les premières lunettes "Cartier" sont lancées en 1983. En 1986, "B.B.G.R." sort le verre progressif "Visa". L'innovation renforce ses positions : la marque "Crysal" (1992) anti rayures, anti reflets et anti salissures, le verre photochromatique organique ((1990) "Transitions" avec le groupe chimiste américain "PPG" en 1990, le rachat de "Gentex Optics" (1995), leader mondial du verre incassable en polycarbonate "Airwear" et le nouveau "Varilux Comfort" (1993) ...

Face à la concurrence toujours plus exacerbée, "Essilor" se désengage des montures et se concentre sur les verres correcteurs et les instruments d'optique. La société "LOGO SA", émanation de l'association d'"Essilor" (hors "Cartier") et du "Groupe Vincent Darnaud", est créée en 1992. Ce dernier, membre de la famille Lissac par son mariage avec l'héritière, est déjà propriétaire de "Lux de Morez" depuis 1982. La séparation est définitive, laissant ainsi la "LOGO SA" poursuivre son aventure pour le bonheur des Moréziens détachés de ces problèmes financiers qui leur échappent.

Société LOGO 12 rue Voltaire Morez



Crédit photos Roland Gabriel-Robez

LE GROUPE VINCENT DARNAUD ET LOGO SA

Reprenons le parcours de "Lux de Morez" amorcé au début du chapitre avec celui des Jacquemin.

En 1954, la société de Louis Jacquemin, implantée au carrefour de la rue de la République (n°101) et de l'avenue Charles de Gaulle (n° 6) éprouve des difficultés économiques. Elle est sauvée par Georges Lissac qui entreprend un rapprochement entre l'entreprise de Louis et ses propres activités : la monture "Amor" lancée avec succès en 1949, la commercialisation à travers sa nouvelle société "Les lunettes de Paris et New York" et celle de ses lentilles organiques en plexiglas. En 1956, l'appellation "Louis Jacquemin & Cie" est transformée en "Lux Jacquemin" de Morez" (et plus tard en "Lux de Morez"), portée en avant par les innovations, les développements spectaculaires des montures "Polynil" lancées en 1961, les fusions successives donnant naissance à "SILOR" puis "Essilor". Mais bien qu'elle soit dans le capital du groupe, "Lux de Morez" conserve son autonomie de gestion.

"Lux de Morez" est dirigée depuis 1947 par Jean Burnichon. L'année de son départ en 1969, la société rachète un atelier de production plastique à Salins les Bains. Il fermera ses portes en 1987. Le nouveau Président Robert Bastien décide d'agrandir les locaux du n° 6 avenue Charles de Gaulle. En 1972/73, il étend aussi son potentiel de vente en créant une deuxième équipe de vendeurs indépendante orientée sur une nouvelle collection de lunettes. La fabrication est mise en œuvre dans un atelier situé dans la rue des Essarts, construit en 1972-1973 par les dirigeants de "Louis Colin et Fils". En 1976 la direction de "Lux de Morez" concrétise la réussite commerciale de cette opération en rachetant les bâtiments des Colin en faillite. Naît ainsi la société filiale "Gala", gérée par Daniel Remy. Elle est toujours installée dans ses locaux séparés de la maison mère jusqu'en 1987, date de son transfert au n° 12 rue Voltaire.

A l'instar de nombreuses entreprises moréziennes, la société "Lux de Morez" a commencé dès le début des années 1980 à établir des contacts avec les pays à bas salaires pour s'approvisionner en lunettes. La production de masse des modèles bas et moyenne gamme quitte le bassin de Morez. Car si l'entreprise est bien placée sur le marché européen, elle souhaite acquérir des parts de marché inaccessibles depuis le territoire français. En 1981, un atelier de finition est établi aux Philippines. (Elle suit en cela l'implantation par "Essilor" en 1979 d'une importante usine de production de verres organiques, destinée à devenir le fer de lance des fabrications des produits standards du Groupe). La société "EMPI" (Essilor Manufacturing Philippines Incorporation) est administrée depuis Hong Kong par "PSF" (Paris Style France). La production sera déplacée en Indonésie en 1994.

Nous avons suivi en 1971 la fusion "Essel" et "Silor" qui donne naissance à "Essilor". Georges Lissac et Raymond-Jules Cottet sont les grands maîtres et initiateurs de la démarche. Le groupe est majoritaire dans "Lux de Morez". Le

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

gendre de Georges Lissac, Vincent Darnaud de la société "Sofedie" à Paris, devient le principal actionnaire de l'entreprise morézienne en 1982. C'est aussi l'année de la fusion des collections de lunettes "Amor" et "Essilor". L'aventure va donc se poursuivre de manière indépendante mais amicale avec l'acquisition en 1984 d'une usine de production de montures en plastique découpé, "Solfra" de Oyonnax. La montée en puissance de "Lux de Morez" se renforce par l'ouverture d'une filiale à Miami en 1985 sous le nom "Lux de Paris". Elle distribue sur le continent américain les produits Lux, Gala et Solfra.

En 1987, la société "ODO" vend ses bâtiments de la rue Voltaire à "Lux de Morez", à l'étroit sous la gare. La firme regroupe tous ses ateliers disséminés dans la ville. La cédante conserve néanmoins la jouissance d'une surface résiduelle pour ses bureaux qu'elle abandonnera définitivement en 1990.

Mais des dissensions avec d'autres actionnaires vont initialiser l'éclatement du Groupe en deux entités juridiques distinctes : "Essilor" et "Vincent Darnaud". On procède à des échanges d'actions sans mouvements d'argent et la séparation se traduit par l'abandon du métier de la lunette (hors "Cartier") au profit de Vincent Darnaud qui prend les rênes de "Lux de Morez" et de l'usine de St Mihiel. En juillet 1992, la société "Sofedie", principal actionnaire de "Lux", change de raison sociale et devient "Logo SA". Simultanément, Logo reprend le secteur lunetterie "Essilor", "Logo" étant une filiale d'"Essilor". Cette opération marque l'abandon définitif des montures pour "Essilor". Bien que faisant partie du groupe "Logo", "Lux de Morez" reste indépendant et autonome. Depuis cette date, le groupe "Logo SA" crée, fabrique et commercialise des lunettes optiques et solaires dans le monde entier. Il dispose de ses propres labels, d'un portefeuille très étoffé de marques sous licences. En 1993, Daniel Rémy succède à Robert Bastien et demeure PDG de "Lux de Morez" jusqu'en 1999, date à laquelle la société est dissoute et absorbée par sa maison mère "Logo SA".

Le rachat par "Lux" de la société "Omyl" (département plastique en faillite de la société "L'Amy" à Oyonnax) et le regroupement de "Solfra" citée plus haut, dont 100% des actions sont acquises, confirme la volonté d'intégration de l'entreprise. "Lux" procède à la fusion-absorption de "Solfra" dont elle fait son établissement secondaire pour y produire des montures plastiques injectées et découpées. Depuis quelques temps, l'usine "Luxindo" de Semarang en Indonésie, ouverte en 1994 pour y fabriquer des montures, ajoute un complément de souplesse et de gains en coût de main-d'œuvre. L'exportation est de plus en plus difficile dans les régions en zone dollar (faible) où la société vend plus de 50% de sa production réalisée en Euro (fort). Ce qui provoque l'accélération de la sous-traitance dans les pays à bas coût pour ses marchés hors Europe.

En 1994, Dominique Alba incorpore l'entreprise comme responsable Marketing et Commercial au siège social de "Logo" à Joinville-le-Pont. En 1999, les statuts de la société "Lux de Morez" sont modifiés. Dominique Alba est nommé Président du Directoire. Le site d'Oyonnax est fermé et les ateliers plastiques sont transférés sur Morez ainsi que l'administration des ventes. En 2001, Didier Jacquemin devient le directeur de l'établissement.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Entre crise et vision d'avenir, le lunetier "Logo SA" a définitivement opté pour un nouveau modèle de production basé sur la créativité, l'innovation et le marketing. Car le centre de production principal de Morez est très performant. Il est le siège de la direction industrielle. Au début de ce siècle, le groupe maîtrise toutes les matières nobles liées à la lunetterie : titane, métal à mémoire, alliages complexes, composites et l'acétate. De nombreux brevets sont déposés chaque année. La force de vente de "Logo SA" composée de 40 commerciaux en France fait ses preuves grâce à un système nomade de synchronisation de données remontant du terrain. L'entreprise reste à la pointe du changement évolutif. Depuis 2008, sa solution vers la migration progressive d'un système de gestion hautement compétitif, l'"ERP Open Source" remplace l'ancienne application héritée de "Essilor" dans toutes les entités de la planète.

En 2008, l'entreprise continue à prospérer entre les mains de son dirigeant et propriétaire Gérard Bonifacio depuis 2001, à qui Vincent Darnaud a cédé 50% de ses parts. La direction est confiée à Dominique Alba. La société tente avec ses compétiteurs de la région de réussir le double challenge de la création artisanale haut de gamme et de la mondialisation. "Logo SA" est leader dans l'univers de l'enfant et détient un gros portefeuille de labels sous licences dans ceux du luxe et de la mode. Six "Silmo" d'or et le grand prix du design en Allemagne, le "Red Dot" ont récompensé l'entreprise depuis le début du siècle.

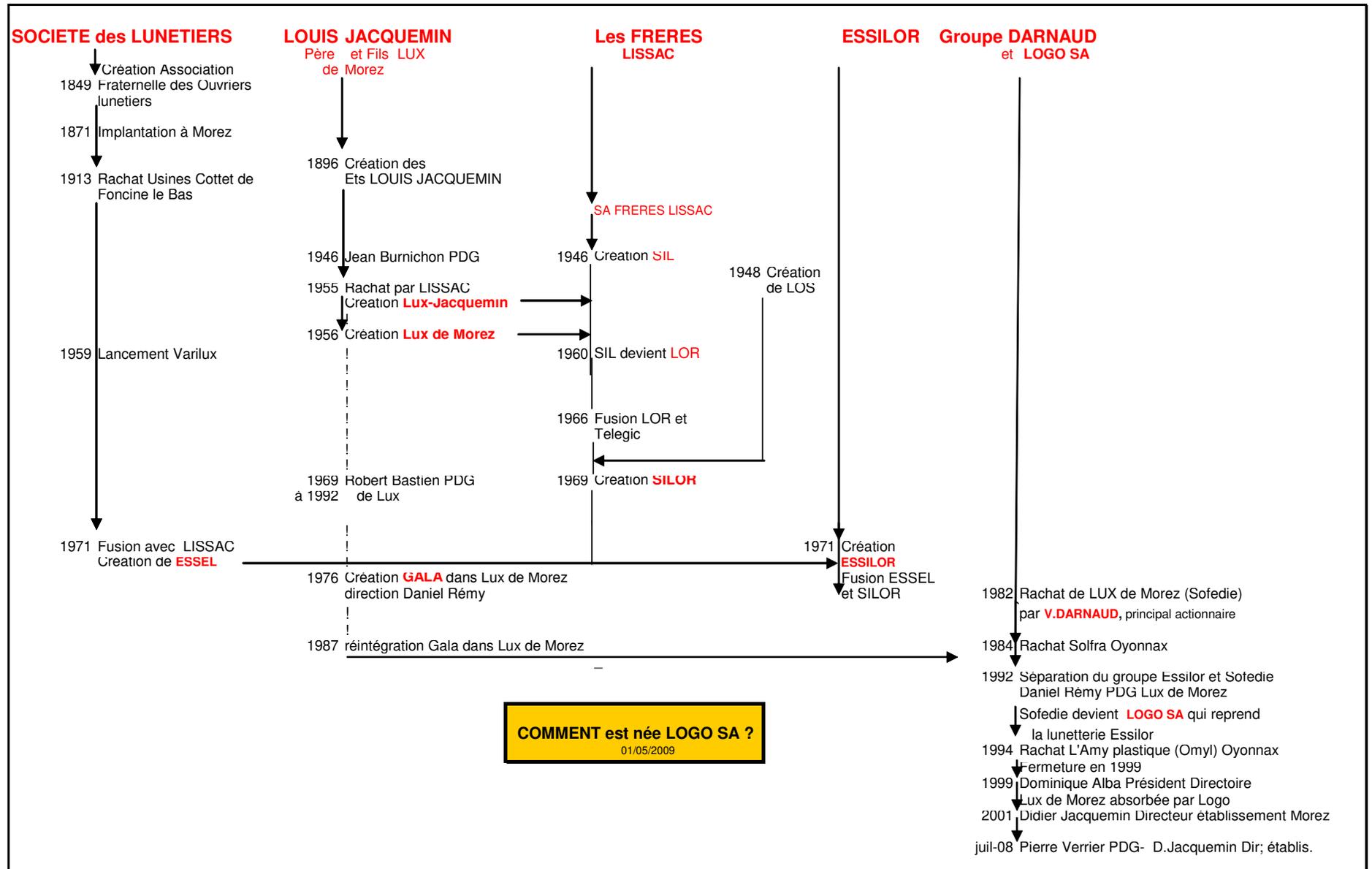
Mais en juillet 2008, 4 actionnaires, dont deux sont issus de l'entreprise, prennent les rênes du "Groupe Logo". L'organisation précédente est reconduite. L'entreprise est structurée en divisions autonomes (Enfant, où elle est incontournable, Luxe, Mode, Créateur, Aventure et Private label).

La nouvelle structure est la suivante :

- PDG : Pierre Verrier
- Directeur du site de Morez : Didier Jacquemin, en charge de la stratégie industrielle et du développement produit.
- Directeur Commercial : Philippe Ravidat
- Directeur des achats et de la logistique : Jérôme Arzac

L'effectif est de 800 personnes à travers le monde, dont 250 en France. Le groupe possède deux sites de production, l'un en Indonésie, l'autre à Morez, où 207 personnes se chargent des produits de haut de gamme. Une douzaine de personnes doivent les rejoindre après le licenciement économique de 33 employés, annoncé le 9 mai 2009 lors du Comité d'entreprise du siège social de Joinville-le-Pont (Val de Marne). La fermeture du site enclenche le recentrage du "Groupe Logo" sur la capitale de la lunette, alors que dix collaborateurs restent en région parisienne pour assurer la gestion des marques enfants et Naf Naf et celles des grands comptes et de l'export.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



VIREE SOUS LA GARE

(Suite)

Les "*Marius Morel*", après moult péripéties et transferts de différentes usines dans la ville qui sont contés par ailleurs, se retrouvent en sous-capacité malgré des accroissements de surfaces vers 1956 dans la rue de l'Industrie pour faire l'appoint en montage de lunettes. La place libérée par la société "*ODO*" au n° 18 de l'Avenue est une aubaine saisie par la firme en 1963 pour acquérir les bâtiments et y installer son siège social jusqu'à l'installation dans son usine des Buclets à Morbier. Mais jusqu'en 1991, la société "*Marius Morel*" garde un fer au feu au n° 101 où elle continue ses activités lunetières. Elle cède cependant des surfaces d'ateliers à ... "*ODO*", au n° 6 avenue Charles de Gaulle entre 1989 et 1990. Les bureaux de la société horlogère et également lunetière sont restés provisoirement à la rue Voltaire. Le troisième mouvement des "*ODO*" vers Morbier dans les bâtiments "*Romanet*" sera définitif en 1990.

Les "*Lamy*" assurément sont partout. Encore faut-il préciser de quelle branche il s'agit !

Ce sont des "*Jules Lamy*" qui, avant la 2° Guerre mondiale occupent les ateliers du n° 4 avenue Charles de Gaulle. Des étages sont ajoutés avant 1950. Les enfants poursuivent l'activité de la société sous le nom de "*Jules Lamy et fils*" et sont remplacés en 1984 par la Sarl "*Lamy Lunetterie*", dirigée depuis 1987 par Patrick Lamy, un homonyme des "*Lamy Jeune*".

LES JULES LAMY

D'autres Lamy, issus de ce lieu magique des Arcets, où naquirent les inventeurs de la lunette française, ont participé à embellir l'épopée lunetière de ses montagnards. Le plus ancien registre des Rousses détenu par l'église paroissiale date de 1750. Celui de l'État-civil remonte à 1803. Il est donc difficile de rechercher l'origine des "*Lamy Bouteux*". Peu importe car les pérégrinations, si joliment décrites par Joseph Rouyer lors de son passage "sous les Barres" et plus loin sur le lieu-dit "le bief Bruyant", nous suffisent pour connaître le point d'ancrage de Désiré Lamy au début de son parcours personnel.

C'est donc au bord du ruisseau "le bief Bruyant" que le énième pionnier du secteur de "Prémanon Les Rousses" achète la petite maison de Goulard vers 1850. Il l'équipe d'une roue hydraulique. Des voisins le rejoignent bientôt. Ils sont lunetiers, comme Edouard Bonnefoy qui installe la première usine de polissage mécanique en 1874 sur l'ancienne souderie d'Eugène Buffard. Celui-ci, aîné d'une famille de sept enfants est l'inventeur de l'étui à lunette à ouverture automatique des branches munies d'un ressort placé dans le "charnon" à talons. Lamy Bouteux se spécialise dans le taillage surfaçage des verres optiques.

À sa mort en 1887, l'atelier est occupé par des polisseurs, en attendant la reprise effective du fils Jules Lamy, âgé de 20 ans vers 1900. En 1903, il s'adapte à la vogue lunetière du moment et commence à fabriquer des pince-nez. Son frère Edmond et le beau-frère Edouard collaborent étroitement à l'animation de la société "*Jules Lamy et Fils*" jusqu'en 1914, date de sa mobilisation.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Edouard peut poursuivre l'exploitation au ralenti pendant la guerre. Au retour du soldat, la fabrication des pince-nez continue de 1918 à 1925, date de démarrage de la production et de la commercialisation des lunettes "*Imperator*". Les trois "patrons" commandent trois ouvriers. L'étage de soubassement du corps du bâtiment construit sur le côté Est le long de la rivière, abrite une turbine, les poulies de renvoi et les courroies de transmission. Ils constituent les éléments annexes et cependant indispensables de l'atelier de lunetterie, dont la force motrice est fournie par deux roues verticales alimentées par le bief de dérivation.

En 1940, Jules Lamy déménage à Morez au n° 4 rue de la Gare (Avenue du Général de Gaulle) dans l'un des bâtiments édifiés vers 1933 par la "*Société Louis Jacquemin*" et donnant sur ce chemin pentu. La structure cédée à la "*Société Jules Lamy*" est surélevée de deux étages entre 1940 et 1950 pour la fabrication des lunettes. Les enfants Paul et Jean travaillent avec leur père. Les effectifs atteignent 30 personnes en 1960. Leur activité s'applique à la fabrication de "lunettes métal et matière plastique". L'exploitation continue jusqu'en 1983. La "*Société Lamy Lunetterie*" succède à "*Jules Lamy et Fils*" à partir de septembre 1984 où 9 personnes en 1991 animent le petit atelier. On y produit 7000 montures de lunettes métalliques par mois. Après un redressement judiciaire en 1997 et un plan de continuation la même année, elle est contrainte à la fermeture en 2003. Les surfaces sont converties en locaux d'habitation depuis cette date

Citons encore une petite maison artisanale, les "*Lamy Frères et Berthet*" à Gouland les Rousses au début du 20^e siècle, dont la trace ou plutôt le changement de dénomination se perd dans le dédale des entreprises éphémères du moment. C'est le cas de "*Victor Lamy Charrier*" tombée dans l'oubli au n°4 rue Pasteur à Morez où elle fait industrie de matière plastique et de pièces détachées pour la lunetterie.

Pendant ce temps, d'autres Lamy animent les lieux. Au n° 6 Avenue Charles de Gaulle, les lieux sont libérés en 1990 et les surfaces sont occupées par la Sarl "*Grand-Chavin-Lamy*". Initialement propriété de Jacques-Henry Grand-Chavin, elle fit ses débuts aux Rousses. Devenue filiale de "*CEBE International*", acquise par Jean Louis Cretin-Billet en 1988, elle passe avec sa maison mère dans les mains du groupe Suisse "*Argor*" en 1993. La revente à "*Marcolin*" en 1999 prélude à la fin de ses activités en 2006.

À Suivre

LES CEBE (MARCOLIN)

Le nom de "CEBE", prononcé par les gens du "pays" en chantant sur les deux voyelles, évoque le plus souvent le souvenir d'une grande maison lunetière et de ses fondateurs, les "Cretin Billet" et les "Maitenaz". Leurs figures, autrefois familières aux "anciens", percent l'ombre du passé glorieux de la firme aujourd'hui absente des pentes de l'Avenue Charles de Gaulle.

La société est fondée en 1892 par *Louis Dionis*, associé à deux de ses frères. Quel nom portent-ils ? De qui descendent-ils ? Quels sont les collatéraux de cette brillante dynastie dignes d'être cités ? Avant d'aborder leur parcours, examinons l'arbre généalogique de la famille.

L'origine la plus lointaine connue date d'un certain Pierre Christin Maytenar (1635-1688), suivi par une chaîne de noms dont l'orthographe est progressivement modifiée par les sacristains et autres employés de mairie. Le premier terme du nom comme le second sont corrigés plusieurs fois : Christin Maintenard, Chritin Maintenard, Chritin Maytenad, Chretin Maitena, Cretin Maitenaz.

Joseph Félix Cretin Maitenaz, épouse Marie Joséphine Billet. Ce mariage engendre une famille de 8 enfants et génère la descendance des Crestin Billet et des Maitenaz. Les uns ont associé à Crestin le nom des Billet mais en oubliant celui de Maitenaz, d'autres adoptent tout simplement le deuxième terme de l'équation en évitant le premier, considéré peut-être comme péjoratif. Peu importe : c'est une famille de grands entrepreneurs et d'inventeurs géniaux. Deux branches naissent de ces filiations : celle de Bernard Maitenaz (certains le nomment "Cretin Maitenaz"), l'inventeur du "Varilux" dont le nom est évoqué dans l'étude du parcours de la "Société des Lunetiers", et celle du fondateur de l'affaire des Crestin Billet. Le grand-père de Bernard est Joseph Félix.

L'un des huit héritiers de Joseph Félix, Louis Dionis Cretin Maitenaz est le fondateur de la "Société L. Cretin-Billet & Frères" en 1916 (il a supprimé le Maitenaz pour bien différencier sa société par rapport aux homonymes et complété par le nom de jeune fille de sa mère). Il est associé à deux membres de la fratrie, Joseph Aimé Gabriel et Joseph Marie Victor. La petite entreprise se fait remarquer très rapidement et obtient en 1893 la médaille d'or à l'exposition universelle de Chicago pour ses premiers types de pince-nez.

En 1896, les trois créateurs rachètent le fonds de commerce en mauvaise posture de Julien Regad de Morez. L'horlogerie est en régression et beaucoup d'usiniens se convertissent en lunetiers, sans toujours réussir dans un métier déjà très technique. L'entreprise des frères Jules et Julien Regad avait

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

pour objectif très ciblé "le commerce, la fabrication et la vente de branches de lunettes", excluant donc la façon et la vente du produit complet.

Une autre opportunité se présente avec l'apparition de la voiture automobile. Le baron Benz aime les voitures de sport mais les chaussées ne sont pas encore goudronnées. Par chance, l'aïeul Louis Dionis le rencontre lors d'un voyage dans le Midi. Sa commande de lunettes de protection contre la poussière des routes de France signe le début des premières créations d'articles destinés aux "sportifs" grisés par les 30 Km/heure de leur bolide. Les riches propriétaires de ces engins recherchent du luxe, de l'originalité et de la diversité. Les cyclistes du Tour de France et leurs suiveurs accompagnent ce mouvement dont l'engouement ne se démentira jamais. Les masques en tissu et les visières mobiles sont montés à domicile où le travail féminin fait merveille dans l'assemblage du cuir, du caoutchouc et des étoffes. En 1900, la fabrique "L. Cretin-Billet & Frères" emploie déjà 30 femmes et 15 hommes spécialisés dans les lunettes de sport, plus une centaine autour de la ville. À la fin du siècle, ce sera encore la marque essentielle de la compagnie. Dix années après l'ouverture de l'atelier, le premier catalogue est édité.

En 1916, les dirigeants construisent la nouvelle usine au n° 12 rue de la gare (Avenue Charles de Gaulle). Elle y établit son siège social maintenu là pendant 90 années.

L'aîné de la famille, Gustave Marie Louis Cretin Billet, et le cadet Pierre Cretin Maitenaz (le patronyme du frère n'est pas retenu) deviennent gérants de la société en 1916, qui adopte une nouvelle dénomination "L. Cretin-Billet & Fils". Cette modification en précède une autre qui donne le signal du départ de la marque. En 1927, la société s'appelle "Sarl CEBE L. Cretin-Billet & Fils". La prononciation des initiales du double nom donne naissance au label "CEBE" dont la vallée morézienne se fera l'écho jusqu'en 2006.

Les entrepreneurs bénéficient de l'envolée de l'aviation et de ses pilotes qui commandent leurs premières lunettes. Le courant d'affaires se développe et l'agrandissement de l'usine se concrétise en 1930. La période de guerre ne détourne pas l'entreprise de sa spécialité car elle est réquisitionnée en 1938 pour satisfaire l'appétit, en termes de lunettes de protection, de l'Armée de l'Air et des militaires motorisés. À partir de 1946, la société s'oriente vers la fabrication d'articles pour les sports d'hiver. En 1948, Henri Oreiller donne aux JO de St Moritz la première victoire aux lunettes "CEBE". Ce sera le déclic de l'essor international de "CEBE" dans le ski. La firme devient le fournisseur officiel des grandes équipes internationales : France, Suisse, Suède, USA, Japon, Nouvelle Zélande, Espagne, ... ce qui lui permet de ravir plus de 100 titres aux JO et aux championnats du Monde avec la grande équipe Killy, Lacroix, etc. Le modèle "Panlux" utilisant le système "Flex" lancé en 1945 fait partie du catalogue jusqu'en 1996.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Quand Gustave et Pierre décèdent en 1960 et 1961, leurs enfants Bernard et Jean-Louis pour le premier, Claude et Jacques pour le second participent collégalement à la gérance de la firme et décident d'entreprendre un deuxième agrandissement des ateliers. La fabrication des lunettes en métal et les succès des Français aux Jeux Olympiques de Grenoble en 1968 portent "CEBE" au sommet de la renommée. La demande grandit. Les locaux de Morez sont réorganisés en 1970 et une usine destinée à la fabrication des lunettes de ski, est édifiée à Frasné (Doubs), portant la surface totale à 4250 m² pour un effectif de 180 personnes. Sept années plus tard, 5500 m² accueillent plus de 200 employés dans les bâtiments de cette localité.

En 1973-74, une filiale italienne est ouverte. En 1979, une société anonyme dédiée à l'export " *CEBE International SA*" est créée en parallèle à la "*Sarl CEBE L. Crestin-Billet & Fils*". Une autre société, la "*CEBE Sport SA*" voit le jour en 1985 à St Léger-la-Chiesaz en Suisse, premier pays d'exportation. La création la même année d'une entité juridique à Tokyo "*CEBE Japan*", suivie en 1987 d'une prise de participation dans "*CEBE-USA*" dans l'Idaho signent la nouvelle impulsion des nouveaux dirigeants.

Laurent Crestin-Billet, fils de Jean-Louis, et Pierre Maitenaz fils de Claude, son petit cousin et petit fils de Pierre Maitenaz son homonyme voient de plus en plus grand. Les modèles de sport se multiplient et les innovations exclusives "CEBE" renforcent la position de l'entreprise : emploi de matières auto cicatrisantes et anti-rayures (et dont le pouvoir filtrant se modifie suivant l'intensité de la lumière), assurant la clarté de la vision, adaptation de modèles spécifiques pour le célèbre Paris Dakar dans le désert (système "*CEBE Flex*"). Ces nouveautés impliquent la mise en place de système de conception assistée par ordinateur (CAO) dans les services de R&D.

En 1971, Valérie Giscard d'Estaing, Ministre de l'Économie et des Finances, remet à "CEBE" le grand prix de l'Oscar à l'exportation.

En 1988, Jean Louis Crestin-Billet est nommé président du Directoire de la "*CEBE International*" qui regroupe les deux sociétés "*Sarl CEBE L. Crestin-Billet & Fils*" et "*CEBE International SA*". La compagnie acquiert la "*Sarl H. Grand Chavin-Lamy*", connue en particulier par sa marque "Rod" et l'installe au n° 6 Avenue Charles de Gaulle en 1990 après le départ de "Lux". Elle y restera jusqu'en 2006.

En 1979, la société lance la fabrication de casques de ski et des lunettes de sport pour le champion Ingemar Stenmark. La réussite est au rendez-vous.

Entre 1988 et 1993, la société engrange les succès : Oscar "AFMASS" du meilleur fournisseur d'accessoires de ski en 1988 puis en 1989 et l'Oscar "INPI" (Institut National de la Propriété Industrielle) qui récompense la créativité de la marque. Cent ans après sa naissance, les trophées récoltés par les skieurs

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

mondiaux aux J.O. de 1992 et la frappe d'une médaille commémorative consacrent le lancement des collections "Yuji", "Défi Français" et "Carnet de Vol".

Mais les problèmes de transmission du patrimoine apparaissent. La jeune génération est hésitante pour prendre la responsabilité de l'entreprise. Les anciens désirent se retirer progressivement. La firme étant prospère, l'offre d'achat proposée par le groupe suisse "Argos-Soditic" étant intéressante, les actionnaires de "CEBE" décident de saisir l'occasion. En 1993, la société est vendue au groupe suisse "Argos-Soditic" créé en 1979.

Celui-ci s'est fait connaître dans le secteur du sport par sa participation dans "Dorotennis" (distributeurs Sport 2000 ou Intersport de produits à la limite du sportswear et du loisir pour les femmes), tombée dans l'escarcelle de "FILA" en 1995, puis reprise en 2000 avec l'aide des capitaux de ce fonds d'investissement privé. La prise de contrôle des lunettes "CEBE" est un atout pour promouvoir son image dans le monde de la mode. Le groupe "Argos-Soditic" est aussi actionnaire de la chaîne "Du Pareil au Même". La stratégie a bien été redéfinie : les produits grand public avec les lunettes solaires été/hiver et les produits dits "sportifs" comme les masques de ski, surf, VTT, lunettes de glacier et les casques. La maison "CEBE" et son sponsor "Argos" imposent une forte image de l'enseigne par ses campagnes de communication massives, en particulier par affichages en ville et PLV (publicité sur les lieux de vente), ainsi que sa participation dans les grands salons spécialisés.

Mais "Argos-Soditic" est un fonds privé non industriel et il ne suffit pas de "touiller" dans le chaudron ...des cuisines "Chabert Duval" dont il est également actionnaire pour réussir. La compagnie suisse revend dans de bonnes conditions ses lunettes "CEBE" au groupe italien "Marcolin" fondé en 1961 et présidé par Giovanni Marcolin Coffen, gros fabricant d'optique et de lunettes solaires sous licences (Tom Ford, Mont Blanc, Ferrari...). Le propriétaire et ses deux enfants Cirillo et Maurizio entendent bien entrer dans l'univers du sport grâce à cette opération. Jusqu'alors, la firme était spécifiquement fournisseur de sociétés tournées vers la mode telles que "Dolce & Gabbana", "Replay"... En 1981, le groupe "Marcolin" acquiert l'entreprise américaine "U.S. Creative Optics Inc.", ce qui lui permet de rentrer dans la cour des grands, à la fois sur le plan technique et sur les réseaux commerciaux tissés dans le monde.

Cependant, les repreneurs de "CEBE", plus portés sur la mode, ne comprennent pas l'image sportive de la marque et délaissent ce créneau.

En 2005, "CEBE" externalise ses productions de lunettes solaires qu'elle sous traite en Chine, prélude à l'annonce au Comité d'Entreprise de Morez en mai 2005 de l'abandon de 35% des emplois à Frasné et la réalisation des masques et des casques dans ce bourg. Morez est sacrifié sur l'autel du profit

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

et de la concurrence. L'usine du n° 12 Avenue Charles de Gaulle devient silencieuse en 2006. Quel dommage que le capital constitué par plusieurs générations ait été ainsi dilapidé !

Cette année-là, les pertes de "Marcolin" atteignent près de 8,5% du Chiffre d'affaires consolidé. Les exercices précédents n'étaient pas meilleurs et l'essentiel du déficit provient de "CEBE" mais surtout de la marque "Dolce & Gabanna" avec laquelle "Marcolin" réalise plus de 50% de son Chiffre d'Affaires. Bien que les dirigeants aient envisagé de restructurer son actionariat ou de céder la marque, la décision est prise d'abandonner la fabrication des masques de ski et des casques concurrencés par les marques à petit prix de "Décathlon" et les articles griffés des grandes enseignes de sport d'hiver. Cependant le groupe envisage de se recentrer sur le seul marché des lunettes solaires, toujours sous-traitées en Chine.

La fin de Frasne est donc annoncée le 26 novembre 2007 et 64 personnes, dont 26 à domicile, perdent leur emploi. Le siège social, déplacé de Morez à Pontarlier en 2006, subit un sort semblable et sacrifie encore les 10 personnes restantes, comme les bureaux parisiens qui maigrissent de 18 unités.

En 2008, seuls quelques individus sont maintenus en poste à Paris où le groupe conserve l'enseigne de "CEBE", seul témoin discret parmi des milliers de labels lunetiers, de l'aventure agitée de la grande entreprise des Crestin Billet.

Néanmoins les locaux ne sont pas vides. Le "Groupe Surfaces Synergie" a intégré les locaux du n° 12 Avenue Charles de Gaulle après un bref intermède sur les lieux historiques des "Jeunet", au n° 5 rue de l'Évalude. Leur parcours a été évoqué lors de notre passage sous les viaducs, en bas de Morez.

Ets CEBE
12 Avenue Charles de Gaulle Morez



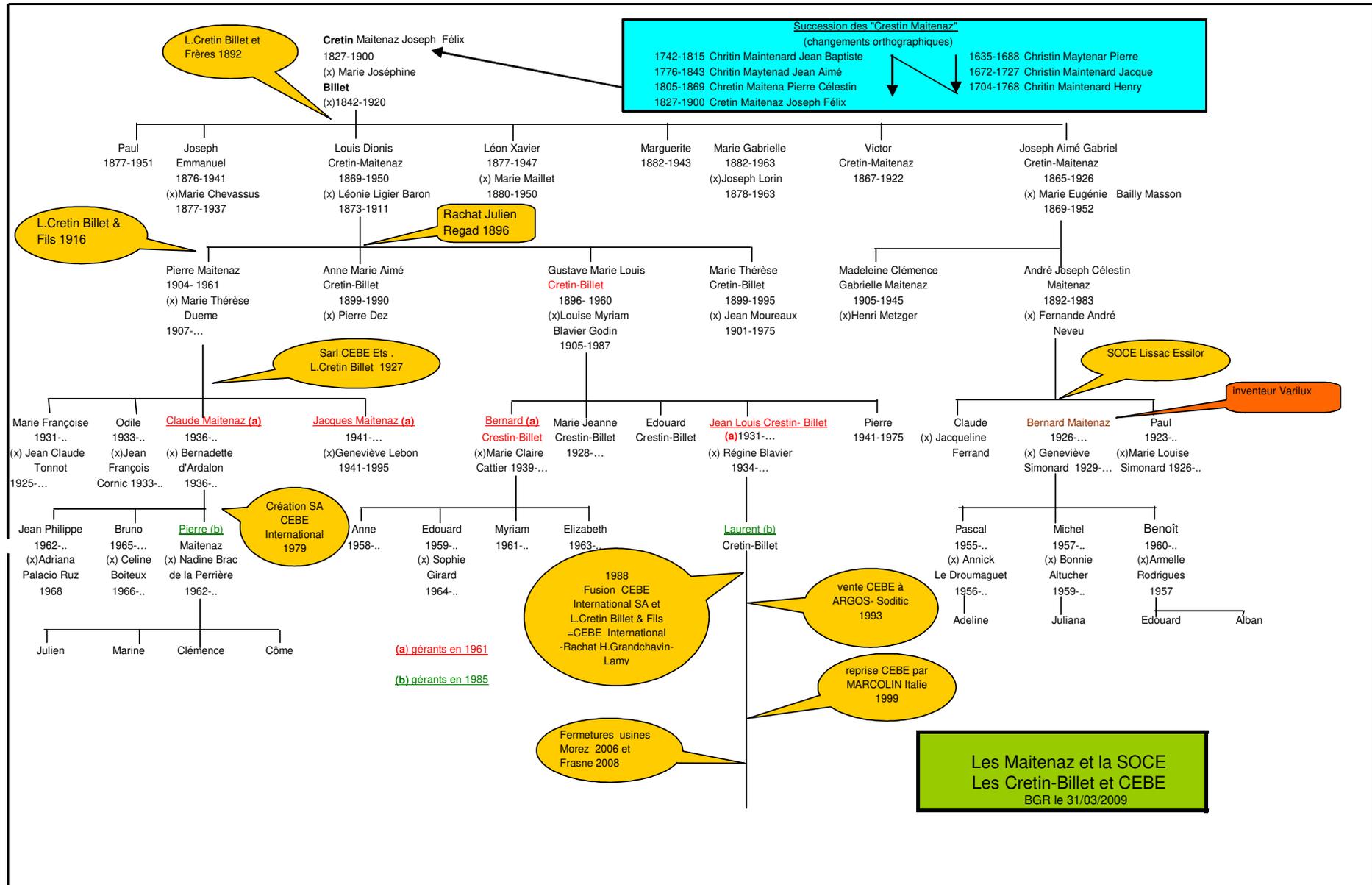
Crédit photo Roland Gabriel-Robez

Maison de maître Crestin-Billet
5 Avenue Charles de Gaulle Morez



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

VIREE SOUS LA GARE

(Suite)

Fort heureusement, d'autres Lamy sont encore les sentinelles du secteur. Depuis 1998 la Sarl "*Augar International*", dirigée par Hervé Lamy, marié à une sœur de Philippe Bussod. (Il est aussi le fils de Robert Lamy, ancien patron et retraité de "*l'Amy*" et de Roberte Odobez de la dynastie des "*ODO*"), occupe encore les ateliers du n° 101 rue de la République (Claude Morel est propriétaire des murs)

Aujourd'hui les mouvements browniens sont arrêtés. Le vieux logement patronal du n° 99 rue de la République est converti selon la formule classique "en locaux à usage d'habitation", comme les n° 4 et 6 de l'Avenue Charles de Gaulle.

Le n° 10 a clos ses ateliers industriels depuis plus de vingt années. L'usine "*Grenier-Soliget*" ne bruisse plus de ses succès lunetiers et s'est endormie, coincée entre la rue Fenandre et l'avenue Charles de Gaulle.

Au fond de l'image Lunetterie Grenier-Soliget
10 Avenue Charles de Gaulle Morez
En rose, bistrot Charles Cretin l'Ange
91 rue de la République



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

GRENIER-SOLIGET ET CIE

Le canton de Morez a généré depuis longtemps des familles Grenier dont les descendants ont disparu avec leur patronyme et leur complément indispensable à leur reconnaissance locale ou mariale. Ils s'égayent dans la nature et couvrent un large spectre de la panoplie des métiers du Haut-Jura.

Tel Grenier Colladon, négociant à Morez pour y développer des affaires de marchand horloger, ou un autre Grenier Grison du hameau du Sagy (les Rousses) resté cultivateur.

Et le curé Grenier, bien apprécié par ses ouailles de Morez, le généreux fondateur de l'école des "*Dames de l'Ordre des Saints Anges*". Construite à côté de l'église paroissiale entre 1838 et 1842, elle est surtout connue sous la dénomination "le Couvent". Le prêtre dispose aussi d'une succursale acquise en 1851 à la Place Jules Girod (place Samaritaine) où six religieux éduquent 200 élèves de "*l'Ordre des Frères de Marie*". Afin d'éviter la montée presque impossible de la rue de l'Horloge conduisant au cimetière, le brave ministre du culte fait construire en 1852 le "Pont du Curé", débaptisé plus tard au profit du futur "Pont Notre Dame" situé en face de l'Église.

D'autres Grenier on fait parler d'eux au bord du torrent, mais la réputation des Grenier-Soliget dépasse les frontières jurassiennes et le bref raccourci de leur histoire ne suffit certainement pas à ressusciter la mémoire de cette famille lunetière, fort appréciée sur les pentes de l'avenue.

C'est en 1895 que César Grenier-Soliget crée sa société. Elle s'installe au n° 57 rue de la République, sur les lieux historiques de la Maison "*Reydor*" fondée en 1814 (et encore propriété de Michèle Coletta, née Collet). Ce sont en effet les ateliers "*Veuve A. Collet & Fils*" puis "*L & C. Collet & Cie*" qui succèdent aux Grenier-Soliget. Les Thevenin Aimé et Charles s'en portent acquéreurs.

César avait fait ses preuves dans les lunettes à branches cordées à l'instar de Clément Gouverneur, inventeur en 1878 d'un système breveté pour les produire. Mais en 1905, César déménage dans la "*Cour Paul Odobey*" avec ses trois fils Arthur, Gaston, Léon et son gendre Léon Armani. Pendant la Grande Guerre, il fait bâtir l'usine du n° 10 Avenue Charles de Gaulle, prise en tenaille entre celle-ci et la rue Fenandre. L'immeuble particulièrement réussi, est composé d'un atelier Ouest de trois niveaux et d'un logement patronal à soubassement, plus deux étages carrés couverts d'une toiture métallique à croupes polygonales d'un joli effet sur l'avant corps au nord.

Devenue "*Les Fils de César Grenier-Soliget*" en 1918, l'usine poursuit ses activités avec 70 ouvriers jusqu'à la crise de 1929. Puis la famille édifie après 1933, au sud du premier ensemble, un atelier secondaire en rez-de-chaussée.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

La société change de nom en 1950. "*Grenier-Soliget et Cie*" y fait travailler 30 à 40 personnes dans les années 1960, et 24 avant sa fermeture définitive en 1987. Les locaux désaffectés sont alors transformés progressivement en logements.

Paul Grenier occupe avec d'autres locataires ce symbole bientôt centenaire de la mémoire de Morez.

VIREE SOUS LA GARE

(Suite)

Reprenons un instant notre souffle pour résumer ce que d'autres ont déjà développé avec moult commentaires, les suites de l'arrivée du train et du tramway à Morez.

La fin de la malle poste de Maurice Bouvet en direction de St Laurent est annoncée au début du siècle. Les femmes cochères ont bien fait irruption dans le monde professionnel masculin en 1907, mais l'équipée de ces héroïnes prend fin quand les attelages hantent les remises. Le relais de "*la Perle*" perd son rendez-vous quotidien. La diligence "*la Fédérale*" vers la Suisse abandonne le trajet Morez-Nyon après 1921. Pourtant, lors des chutes de neige importantes, les traîneaux reprennent du service pour conduire les hommes d'affaires et les touristes à leur rendez-vous ou à l'Hôtel de la Poste. Néanmoins, l'abandon des transports hippomobiles renvoie définitivement les nostalgiques à leurs photos couleur sépia.

C'est bien après l'inauguration de la gare de Morez en 1900, puis de la ligne vers St Claude en 1912 que le tramway électrique Morez-La Cure est mis en circulation. Depuis 1917, le tronçon Nyon-La Cure fonctionne. La guerre a bien retardé les travaux sur le côté français mais finalement le transport des voyageurs par le tortillard rouge vers la station de loisirs des Rousses entame ses allers retours en 1921. Peu important la neige et les dénivellations, on dispose de tractrices équipées d'étraves pour évacuer la neige... et parfois pour tuer ou blesser les passants insouciant qui traversent les rails au moment du passage de la machine. Le film "*la neige était sale*" de Luis Saslavsky, adapté du polar de Georges Simenon et tourné en 1952 dans le bourg et ses environs, retrace la période de l'Occupation allemande. Daniel Yves Alfred Gelin (1921-2002) et Marie Mansart immortalisent le petit tram électrique. Le "*Central Modern Hôtel*" (transformé dans les années 90 en office notarial "*Lucenet Perche*") se souvient encore des agapes des protagonistes que les témoins déjà bien âgés hypertrophient à l'envi ! Malheureusement, la voiture va tuer la ligne Morez-La Cure. Après 1958, les rails sont arrachés et les tunnels fermés. Les chevaux-vapeur prennent le relais ... et la Pontiac de Louison Bobet, coutumier de fastes vacances dans la région, ne sera pas la seule conquérante des sommets à traverser la ville !

Parfois, sur la rampe de la rue de la Gare, de vieux Moréziens évoquent avec nostalgie le passage quotidien de la charrette ferrailante à quatre roues, tirée par le robuste cheval franc-comtois au trot enlevé de Lucien Lamy. Hissé auprès de son fort-étai, hiver comme été, il transporte à la gare du bourg, les "grosses" (12x12 paires de lunettes) et autres colis des industriels. Le chemin n'est pas encore goudronné et la pente est rude pour le canasson fatigué..... Mais l'histoire exemplaire des "*Lamy Transporteurs*" a déjà été contée auparavant !

Avant de poursuivre notre lente élévation vers la gare morézienne, attardons-nous sur les bâtiments situés le long de l'Avenue Charles de Gaulle.

La promenade présente l'avantage de s'extirper de la morne vallée, étouffante l'été, froide en hiver. Les points de vue sur la Combe, la Roche au Dade et au loin les viaducs ne donnent pas le tournis ni l'ivresse des hauteurs, mais un supplément de sérénité arrachée au bourg endormi. Mais ne rêvons pas ! La Rocade n'est pas loin !

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Les industriels, satisfaits de la construction du chemin de fer, s'étaient "délocalisés" sur le flanc Est de la vallée. Les "*Jacquemin*" s'installent, les "*Crestin Billet*" enchaînent, les "*Jules Lamy*" y font une incursion, les "*Marius Morel*" déménagent deux fois, les "*Odobez*" les imitent, les "*Grenier-Soliget*" y construisent leur nid, les "*Grenier-Boley*" font commerce de gros rouge au n° 14, les "*Pelletier et Cok*" arrivent et descendent dans la rue du dessous, les "*Laronde*" bâtissent sur les hauteurs et disparaissent comme les "*Gaulaz*". "*Faussurier*", un émérite constructeur de chasse-neige, charrues et étraves à neige de son invention, habitait les lieux entre "*CEBE*" et "*COK*". Son atelier était situé sur le quai Jobez, chez "*Odobey Cadet*"... L'ancien Octroi, l'"*Hôtel des deux gares*", attendait les clients au tournant... et de valeureux entrepreneurs élevèrent leur maison patronale dignes de leur ego.

Sur la droite en montant, la villa la plus spectaculaire est celle au n° 5 des Crestin-Billet, construite dans le style "Art Nouveau" au début du siècle dernier. Le propriétaire n'avait pas choisi le lieu sans réflexion préalable. Son usine est édifiée à cent mètres de la future maison "*CEBE*". Son voisin immédiat, Victor Léon Odobez, s'installe au n° 11. Cette splendide demeure domine aussi la vallée et les usines où les successeurs animeront l'entreprise "*ODO*" pendant 75 années à quelques dizaines de mètres de là. Raymonde Odobez, mère centenaire de Guy et de Michel, y résidait encore en 2007. La "Rocade", route contournant la ville, a failli traverser la propriété des Odobez ! Dommage pour la beauté du lieu. Heureusement, l'habitation bénéficie d'un magnifique jardin exposé plein sud.

Le passage dans la rue de la gare est le moment propice pour évoquer la dynastie Odobez, installé dans son sanctuaire à la fin de la seconde guerre mondiale.

Entre ces deux villas remarquables, la société "*Gaulaz*" s'était dotée d'une usine au n° 9 en 1939. Elle y reste jusqu'en 1991 date de son départ à Censeau. Le logement patronal, distinct du bloc industriel, est maintenant occupé par Angel Rufo au n° 7.

La "*SA Gaulaz*" est remplacée par la Sarl "*Couleur 4*", dirigée par son gérant Jean-Jacques Perret. Ancien employé chez "*Laronde*", puis "*Fol-Gol*" et enfin "*Cottet*" sur le quai Jobez, il s'est spécialisé dans les traitements et revêtements de surfaces sur les métaux. La chute du secteur lunetier le conduit depuis quelques années à faire de la sous-traitance pour les fabricants d'outillage à main "*Guex*" de Morbier. Espérant la reprise de son affaire, il conduit avec courage la petite entreprise en attendant sa retraite fin 2008.

Chasse-neige (maquette) brevet Faussurier



Crédit photo Jacques Aubert

LES ETABLISSEMENTS PIERRE GAULAZ

Pierre Gaulaz, fils de Alexandre, est originaire de Saint-Cergue, le plus haut village du district de Nyon (Suisse). Il débute sa discrète fabrique de recouvrement en celluloïd pour la lunetterie (manchons, cercles) au n° 100 rue de la République, dans le triangle industriel de la Cour Paul Odobey. Juste avant le début de la guerre 1939-45, il déménage ses machines dans une construction qu'il édifie à droite en montant vers la gare, à côté de la villa des Crestin-Billet. Un local abrite des ateliers de fraisage de plastique au rez-de-chaussée et de montage de sous-ensembles au premier étage. Un groupe de tonneaux de polissage remplit la bâtisse attenante au bâtiment principal.

L'entreprise est transformée en 1945 en société anonyme. Sa descendante Paulette Gaulaz épouse Jean, un des cinq enfants de la famille des "Ets Gaston Romanet". Cette société, domiciliée au n°18 rue Louis Grandchavin, domine le cimetière. Elle fabrique et commercialise sous la marque "Jura" des carillons renommés, concurrents de l'enseigne "FFR" de Morbier. L'association des Gaulaz et du gendre Romanet fonctionne correctement jusqu'au moment du partage familial vers 1976.

Annick, la fille de Jean et Paulette Romanet, est mariée à Claude Rivière. Celui-ci ambitionne d'élaborer des lunettes complètement finies au lieu de se cantonner dans la fabrication de sous-ensembles. La famille préfère se séparer et la société est scindée en deux parties. Claude Rivière crée une société en 1983 à Censeau (Jura), "Optic 2R" (les deux R de Romanet et Rivière).

En 1991, les "Ets Gaulaz" (6 personnes à cette date et 20 à 30 de 1950 à 1978), "Somtop" créée ultérieurement par le couple Rivière et "Optic 2R" sont regroupés au n°17 rue magasin de Censeau sous le nom de "Sarl Optic 2R". En 2009, l'entreprise continue sa route éclairée, sous l'autorité de sa présidente Annick Rivière, aidée par Virginie et Sandrine.

Abandonnons le côté impair pour nous éloigner vers le nord en direction du carrefour de l'Avenue et de la Rocade. Un calme ruelle s'enfonce sous les bâtiments de ce que les anciens appelaient les "ODO", que les jeunes désignent encore "*Marius Morel*" alors que le récent panneau publicitaire indique depuis 2007 le nom des nouveaux locataires, les deux Patrick Marcy et Villard de "*Visio Lunetterie*". Deux habitations aux toits arrondis encadrent un atelier converti à jamais en logements. L'ancienne usine de lunetterie des "*Pelletier et Cok*" y sommeille avec ses occupants, sur les pentes ensoleillées du soir couchant.

Alors que les "ODO" ont terminé leur parcours à Morbier, il paraît sensé de s'attarder sur leur cas à cet instant de notre pèlerinage, tant la présence de ces fabricants d'horloges est prégnante sur les lieux mêmes de leur grandeur, au n° 18 avenue Charles de Gaulle, avant les "*Marius Morel*" puis de "*Visio Lunetterie*" évoqués successivement.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

LES ODOBEZ

Celui qui n'a pas entendu le son grave et le timbre clair d'une horloge "ODO" n'est pas encore né. Car tous les gens du "pays" et hors de nos frontières, jeunes et très vieux, ont déjà caressé d'un doigt amoureux le cabinet planté au coin d'une grande pièce où le lent tic-tac de la "Morez" rythme depuis plusieurs siècles la vie quotidienne de ses propriétaires. Elle avance, elle recule, peu importe on l'astique, on l'encaustique. Elle rompt le silence au cœur de la chaumière, de la villa cossue ou des ministères dorés. Tous la connaissent, le rat des champs comme celui des villes près de la flamme qui crépite ou du manteau de marbre des cheminées factices.

Ah ! Si l'on pouvait arrêter les aiguilles !

Depuis plus de 3 siècles, les Mayet, semeurs de temps par monts et par vaux, ont généré des émules. Dans l'atelier isolé exposé au couchant, après la traite et le nettoyage des étables, les mains calleuses des femmes et des filles aux bras durcis par le travail aux champs, transforment leur énergie résiduelle en menus gains utiles à la survie des ménages. L'horlogerie à domicile et la confection des boîtes en chêne ou châtaigner sont nées dans la campagne. Vers 1800, toutes les maisons des villages, toutes les fermes isolées sur les lieux-dits, retentissent du frottement des limes sur le métal et du bref sursaut sur l'enclume du marteau frôlant le visage du ferronnier avant de s'abattre sur la cage en fer du mécanisme.

Comme leurs voisins, les cultivateurs sont aussi des monteurs d'horloges. Ils fabriquent les bâtis en bois, d'abord tout droits, rectangulaires, sans décoration. Puis la mode évolue et diversifie les formes. Le cabinet s'allonge, le ventre se bombe comme pour épouser celui des futurs et riches acquéreurs. Le pendule, en forme de poire au bout de sa chaîne, se balance invisible. Bientôt devenu lenticulaire, il parade devant les poids qu'il protège du regard. Le balancier devenu "à lyre", avec sa lentille accrochée à une dizaine de tiges de fer ou de laiton, se décore au gré de la fantaisie des bourgeois. Le cadran, fièrement juché sur sa caisse, illuminé par son soleil et ses cornes d'abondance ou surchargé de scènes paysannes ou religieuses, sourit à ses angelots et au maître de maison. Pignons, couronnements, lentilles, roues, cordons... Tant de mots prononcés, tant de passes exécutées pendant les moments creux de la soirée ! En chiffres romains les heures piaffent d'impatience, les minutes défilent en caractère arabe. Tel est l'horizon des paysans horlogers du Haut Jura, perchés sur leur montagne et leurs certitudes !

Les Odobez n'échappent pas à la tradition de la montagne jurassienne. On sait qu'ils entament leur parcours à Tancua où ils sont recensés au début du 18^e siècle. Mais la vraie conquête de la notoriété des aïeux débute lors du dépôt de plusieurs brevets d'invention et d'amélioration de leurs horloges

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

comtoises au cours des années 1880. Ils sont connus sous l'enseigne "O.P.F." qui abrège l'association familiale "Odobez Père et Fils". Les instigateurs de cette renommée naissante sont François Désiré et Claude Emmanuel Odobez de Tancua. La signature de François Désiré Odobez apparaît enfin sous l'axe de rotation du mécanisme dès cette époque.

L'un des enfants de Claude Emmanuel est descendu dans la vallée et s'est établi vers 1900 au n°11 de la Grande rue de Morez. Ses ventes de cabinets et de balanciers portent l'estampille "V.L.O." (*Victor Léon Odobez*) ou "L.O.Z." (*Léon Odobez*).

En 1924, la société "ODO" est créée, associant le fondateur Victor Léon, qui décèdera en 1929, à ses enfants Roger et André, le troisième fils Émile étant décédé des suites de la grande guerre. La réussite est au rendez-vous. La famille décide de produire l'horlogerie industriellement. Les ateliers occupaient jusqu'alors les locaux du 12 rue de la gare (Avenue Charles de Gaulle) sur lesquels la société "L. Crestin Billet & Frères" va construire en 1916 sa nouvelle usine. En 1927, on retrouve les Odobez au bord de la Bienne dans les ateliers d'horlogerie de la Cour Paul Odobey.

En 1931, les fabrications en série de l'horlogerie "ODO" démarrent. Elles sont principalement axées sur les régulateurs et les carillons, et génèrent suffisamment de résultats pour envisager la construction d'une usine moderne. Une partie des capitaux est apportée par les bailleurs de fonds Moret-es-Jean et son beau-frère Paul Barbaud. Le neveu de celui-ci, Louis Moret-es-Jean travaille avec les Odobez. L'architecte Joseph Duboin de Saint-Claude édifie en 1936 un immeuble au n° 18 Avenue Charles de Gaulle. Il est considéré aujourd'hui encore comme l'un des plus beaux bâtiments industriels construits dans la cité au cours du siècle dernier.

Le partage des fonctions dans l'entreprise est efficace. Daniel, le fils de Roger Odobez est en charge de la partie technique et de la fabrication, les enfants de André gèrent les autres volets de la firme. Guy s'occupe des finances et des ventes à l'exportation, Michel est responsable du service commercial France, de la création et du marketing. Louis Moret-es-Jean s'occupe des achats.

Le succès des carillons "ODO" va croissant. La mélodie Odo sur l'air de "coucou valse" (repris par la suite par la "Chicorée Leroux") est mille fois répétée sur les ondes. La réclame "ODO" vante le plaisir de posséder ces magnifiques carillons dont la sonnerie harmonieuse égale la maison. Le célèbre compositeur Vincent Scotto crée une mélodie exclusive pour la société "ODO".

Mais les capacités de 110 personnes en 1951 limitent assez vite les ambitions de l'entreprise. Aussi une deuxième usine est édifiée au n°12 rue Voltaire. Les travaux sont engagés par Jean-Constant Duboin, un descendant

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

de l'architecte précédent, et terminés par l'architecte Favier de Saint-Claude. La famille Odobez anime les deux unités en parallèle jusqu'en 1964, date de la vente des surfaces initiales à "Marius Morel". La même année, on agrandit celles du Bas de Morez, ce qui autorise le regroupement général au bord de l'Évalude. Un deuxième bâtiment sera construit quelques années plus tard dans le prolongement du bâtiment existant. Par suite de la pénurie de main d'œuvre, une unité complémentaire de production est créée à Montmorot. Michel Henriot en sera le directeur. Cette usine produira jusqu'à 100000 mécanismes électroniques par an. Les produits horlogers de Odo seront vendus dans de nombreux pays, jusqu'au Mexique, au Venezuela et en Colombie

La production de l'entreprise s'était diversifiée depuis 1954. Aux productions de carillons et régulateurs se sont ajoutées : des productions de pendules et réveils à pile avec des mouvements d'abord à contact, puis à transistor, à diapason et pour finir à quartz, et des productions de moulinets de pêche et de pièces mécaniques de précision. Les ventes de carillons commencent à stagner et par chance le public s'intéresse à nouveau aux horloges comtoises traditionnelles. "ODO" ne laisse pas passer cette opportunité. À la fin des années 60, "ODO" reprend la fabrication d'un mouvement comtois à cage fer dont les perfectionnements et la qualité sont dus à deux ingénieurs de la Société "ODO" : Bernard Jeantot (descendant d'un mousquetaire suisse !) diplômé de l'Institut de chronométrie de Besançon, et André Péricouche diplômé de l'école d'horlogerie de Cluse. Une importante gamme d'horloges est mise en vente, à laquelle viendront s'ajouter les phonographes "ODO", imitant gracieusement les modèles de la vieille époque et qui seront vendus jusqu'au Japon. Une deuxième marque "Jean le Comtois" est créée en référence à l'un des ancêtres Odobez. Elle sera diffusée dans le réseau du meuble. Devant le succès croissant de la vente des horloges comtoises, une nouvelle unité de production pour les ébénisteries est créée à Domblans. Michel Boillot en sera le directeur. Dans cette unité, seront également fabriqués de nombreux présentoirs publicitaires en bois pour des marques connues, et différents articles en bois en sous-traitance.

Au début des années 1970, la maison "ODO" est approchée par le plus important de ses concurrents français, "La Vedette" de Saverne ("Jaz" est le troisième compétiteur sur le marché). Le but recherché consiste à mettre en place une collaboration technique et commerciale afin de profiter du savoir-faire de chaque entreprise. Fondée en 1920 cette entreprise du Bas-Rhin a créé en 1957 un département technique où se développent alors des horloges de programmation pour commuter des circuits. Pendant quelques années, l'entreprise morézienne va sous-traiter des ensembles électriques dans le cadre d'une "Union Horlogère" où "La Vedette" détient 65% des parts du GIE mis en place à cet effet. Le symbole de cette alliance Alsace Franche Comté, mise en pratique à partir de 1972, est le célèbre "Lion de Belfort" de Bartholdi. Les fabrications de mouvements électroniques sont automatisées

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

grâce aux chaînes de montage miniaturisées helvétiques "Lanco". La synergie est très importante entre les deux sociétés, l'"Union Horlogère" devenant le numéro un en France de l'horlogerie domestique. Vers 1980, les effectifs cumulés des deux firmes sont de 800 personnes dont 300 environ dans le Jura. Mais la coopération technique s'avère difficile. Les technologies évoluent de plus en plus vite et la concurrence en horlogerie électronique est de plus en plus âpre. D'un commun accord, les deux sociétés décident de se spécialiser au niveau des fabrications, "Vedette" dans l'horlogerie électronique, "ODO" dans les fabrications traditionnelles qui correspondent mieux à son image. Parallèlement le développement commercial de l'"Union Horlogère" se poursuit jusqu'au début des années 2000, où le groupement sera dissout.

Parallèlement, prévoyant une diminution progressive des ventes d'horlogerie, et constatant la montée en puissance de la lunetterie, les dirigeants Odobez saisissent en 1970 cette opportunité, et forts de leur savoir-faire technologique, créent un département lunetterie. L'entreprise s'associe en 1974 avec une très ancienne société morézienne "Les Fils d'Aimé Lamy" ("Fidela") dans un Groupement d'Intérêt Économique (GIE), "Odo-Fidela Associés" pour la distribution en France des lunettes produites par les deux firmes.

En 1981, "ODO" lance une nouvelle ligne de lunettes sous la griffe "Bugatti" (Odo est en effet devenu propriétaire de la marque "Bugatti" dans la classe lunetterie) qui connaîtra un succès notable particulièrement en Allemagne. D'autres lignes typiquement françaises sont distribuées sous le label "ODO" comme "Copain Copine", "Grand Prix", "Tenue de Soirée". Le développement de la lunetterie permet de compenser progressivement la chute de l'horlogerie. L'usine de Montmorot est devenue une usine de lunetterie, et sera transférée à Domblans à côté de l'usine d'ébénisteries.

En 1986, par suite de ces évolutions trop rapides, et dans l'impossibilité de licencier rapidement une partie du personnel sous-employé, la société Odo connaît des difficultés financières. Afin d'aider au redressement financier, "ODO" vend en 1987 tous ses bâtiments de Morez à la Société "Lux" devenue "Logo SA" et s'installe en location dans l'ancienne usine "Lux", au n°6 avenue Charles de Gaulle.

En 1990, les finances redressées, la société "ODO" acquiert la société "SA Production Romanet" de Morbier et s'installe dans ses bâtiments à Combe Froide. En 1992, Odo fabrique encore annuellement dans cette usine plusieurs dizaines de milliers de pendules et réveils électroniques, 3000 horloges comtoises, et environ 4000 mouvements cage fer d'horloges comtoises pour alimenter une multitude d'ébénistes dans toute la France. Dans le même temps, la production de lunettes est d'environ 10000 par mois.

En 2001, lorsque les trois Odobez prennent leur retraite, l'entreprise est vendue à Philippe Bussod, neveu de Michel Bussod, l'ex PDG des "Ets Pierre

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Finasse" du groupe "Comotec". La firme garde le label "ODO". Les anciens propriétaires devaient accompagner le repreneur pendant la première année de son acquisition pour compléter sa formation et l'aider à éviter les premières embûches. Mais après quelques semaines, les anciens dirigeants demandent à être libérés de leurs obligations sans attendre la fin de leur mandat.

La suite de l'aventure est très courte. Les horloges comtoises sont devenues une vente résiduelle. Les petites pendulettes et les lunettes subissent la concurrence asiatique. En 2005, la maison "ODO" de Philippe Bussod cesse ses activités. La partie horlogerie est alors cédée à "Morbier Bois" de "Jean Bailly Basin et Fils" des Marais, qui conserve les marques "Odo", "Odobez" et "Jean le Comtois", et qui reprend plusieurs membres du personnel. La griffe "Bugatti", est exploitée par Hervé Lamy, gérant de "Augar International". Dominique Lamy, directeur de "Les Fils d'Aimé Lamy" prend sous sa coupe l'équipe de vente de l'ancien GIE "Odo-Fidela associés", très introduite chez les opticiens, la société "Les Fils d'Aimé Lamy" poursuivant son activité avec succès.

Usine ODO à Morbier



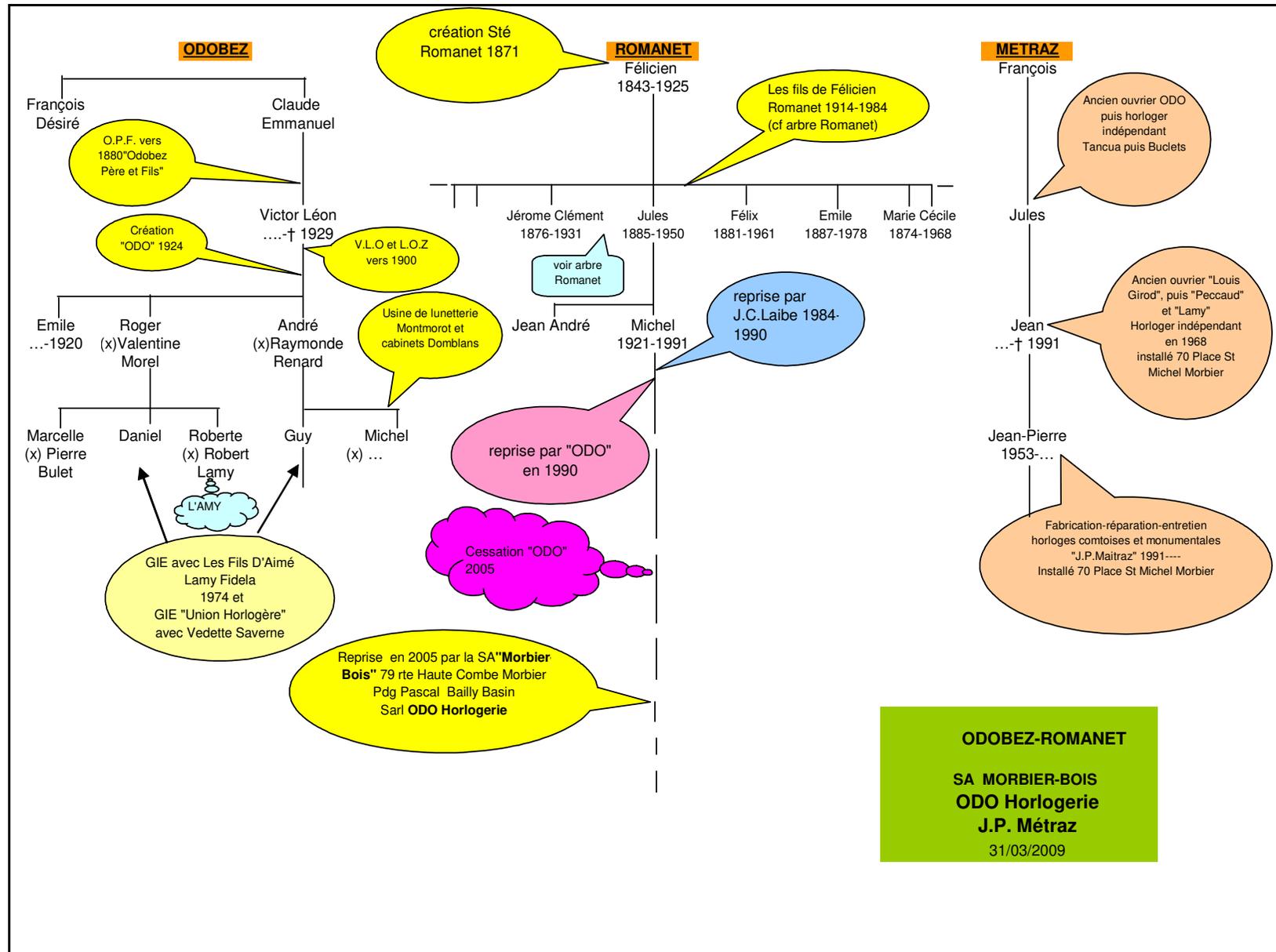
Crédit photo Roland Gabriel-Robez

*Visio Lunetterie dans les anciens locaux ODO
18 avenue Charles de Gaulle Morez*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



LES MARIUS MOREL ET MOREL FRANCE

Si plusieurs destinées des Morel peuvent faire l'objet de narrations spécifiques, il faut bien en choisir une. Les Moréziens connaissent bien la société Morel maintenant perchée à Morbier. Cette grande dynastie industrielle de la vallée perpétue toujours le savoir-faire des artisans qui a fait la réputation de la région. Leur activité industrielle au cours des deux derniers siècles mérite de s'y attarder au travers d'évènements datés rapportés par la tradition, les textes et les conversations avec des Morel.

Aux dires de Jacques Morel, l'historien de la famille, l'aventure de sa branche est conforme à celles des collatéraux contée précédemment. Comme beaucoup de vieux Jurassiens, les ancêtres étaient agriculteurs et bûcherons. Au cours des ans, leur domaine d'activité évolue vers les métiers du bois : fabrication de boîtes à fromages, cuveaux, fûts et rondotes, caisses à horloges, etc. L'abondance et la variété des espèces de bois dans la forêt du Risoux favorisent cette spécialisation en menuiserie.

Cependant, l'avènement de la lunette dans les environs des Rousses, la Doye, les Arcets, incite un certain Jules Morel Seytout à établir sa société au Vivier en 1880, où se situe aussi la fabrique de lunetterie de Lucien Perrad. Pendant plus de 125 années, l'usine demeure indépendante et réussit sa brillante ascension dans le microcosme jurassien. Le 20^e siècle voit la progression magistrale de l'entreprise, en suivant ses pérégrinations entre les différents sites de Morez et les actions successives menées par Marius Morel, le fils du précédent. Ce dernier intègre la maison en 1931. Une de ses premières décisions consiste à éliminer le complément " Seytout" accolé au patronyme Morel.

En 1934, les "*Établissements Marius Morel*" s'installent au n° 101 rue de la République, repris à la société "*Louis Jacquemin et Cie*" et occupé auparavant par "*Henri Jullien*" transférée à Lons-le-Saunier. Les bâtiments sont modifiés en 1956/57. Marius Morel avait neuf enfants. C'est tout naturellement que cinq d'entre eux intègrent l'entreprise en 1951. Jacques Morel succède à son père et dirige la maison avec ses frères et sœurs, dits "*les neuf*", dont Claude, Jean Louis et Michel. Françoise épouse René Beaud, fabricant négociant de Longchaumois et successeur de "*Henri Beaud*" dont l'histoire ("*Julbo*") est décrite par ailleurs.

En 1954, Marius Morel acquiert aussi une partie du site de la "*SA Consortium Général d'Optique*" (CGO) au début de la rue de l'Industrie. Le partage s'opère entre la société lunetière "*Cochet*", la Municipalité, qui convertit un des bâtiments antérieurs à 1940 en Centre administratif, et celle de "*Marius Morel*". Celle-ci élève un étage supplémentaire en 1956. L'ancien atelier de celluloïd est utilisé pour le montage des lunettes fabriquées dans

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

l'unité du n° 101 rue de la République et dans les locaux du n° 18 Avenue Charles de Gaulle, cédés avant 1964 par "ODO" (transférée au n° 12 rue Voltaire) et dont "Marius Morel" fait son siège social.

C'est en 1983 que la firme achète la société "Cottet", autre acteur majeur de la production de lunettes jurassiennes. L'importance de cette manufacture dans la cité morézienne justifie un grand détour pour raconter son itinéraire, ou plutôt ses itinéraires car la dynastie s'est séparée pour faire éclore plusieurs sociétés dont celle de Constantin Cottet en Espagne ("*INDO Internacional SA*"). Leur histoire a été expliquée lors de notre descente de la rue Pasteur.

Le rapprochement Morel et Cottet porte ses fruits. La création d'une filiale aux USA, "Cottet Morel Inc." en 1990 (qui devient "Morel USA" en 2006) positionne durablement l'entreprise familiale sur le marché international de l'optique. Les collections se multiplient, telle la ligne en bois "Öja" créée en 1997 (analogie avec les modèles des Lapons du 19^e siècle, qui se protégeaient les yeux de la réverbération avec des masques pourvus d'encoches).

En 2000, la fusion des Morel et des Cottet est réussie. Les trois enfants de Jacques Morel prennent la relève. Jérôme est Président, Francis directeur du commercial et de l'exportation, Amélie Martin (née Morel) s'occupe du marketing et de la communication. La quatrième génération continue de perpétuer la tradition. 220 personnes sont employées pour fabriquer les produits et les outillages. Quelques licenciements sont opérés lors du transfert des ateliers sur Morbier en 2004. Seule, la mémoire collective l'oubliera très vite. Mais par le biais d'une stratégie atypique, la société s'impose sur le marché international avec le développement de ses propres marques, au design et à l'image particulièrement séduisants.

Cependant l'année 2005 se présente sous un jour moins favorable. L'entreprise doit faire face à différents changements. Les 35 heures par semaine, l'attraction de la Suisse qui suce le savoir-faire des techniciens français, la pression des centrales d'achat et la baisse du dollar depuis le début de la décennie entraînent une forte baisse de la rentabilité. Une partie de la production est délocalisée. Les sites sont rationalisés. Les fabrications sont regroupées à Morbier mais la logistique, encore opérationnelle sur le site de Morez, expédie 1 500 000 montures optiques et solaires dans l'année. La société lunetière, jouant admirablement le jeu de la réactivité pour faire face aux exigences du marché, réalise alors 25% de son chiffre d'affaires en France, autant aux USA et 50% au reste du monde.

En 2009, la société Morel a réussi son regroupement sur le site de l'usine Cottet de Morbier. La particularité de la compagnie réside dans l'intégration totale du processus de production (Design Center, prototypes, outillages, méthodes, ordonnancement des fabrications, communication et livraisons).

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Elle distribue ses produits sur le globe à partir d'un stock centralisé. Dans un environnement concurrentiel, elle se positionne comme une entreprise familiale reconnue internationalement et qui a su imposer ses propres labels. Lunettes rectangulaires avec une touche high-tech pour les hommes, originale, colorée et discrète pour les femmes, citons les marques les plus connues, distribuées par trois réseaux de vente :

- . "Lightec", "Rebel", "Cottet" (la marque n'a pas disparu).
- . "Nomad", "Marius Morel Double Or 14 carats", "Tatoo".
- , "Kodli", "Öga".

L'indépendance du groupe "Morel France" depuis sa création en 1880, offre la liberté indispensable dont toute entreprise bien gérée a besoin pour assurer sa pérennité. La réussite de ses filiales et de ses réseaux de partenaires exclusifs à travers le monde en est la preuve tangible. Et l'air morose du temps n'y peut rien !

Marius Morel après ODO
18 Avenue Charles de Gaulle
Vue sur ancienne maison Grenier Boley
marchand de vins



Marius Morel
Rue de l'Industrie



Crédits photo Roland Gabriel-Robez

Vue ancienne usine ODO,
Marius Morel, COK
depuis la Roche au Dade



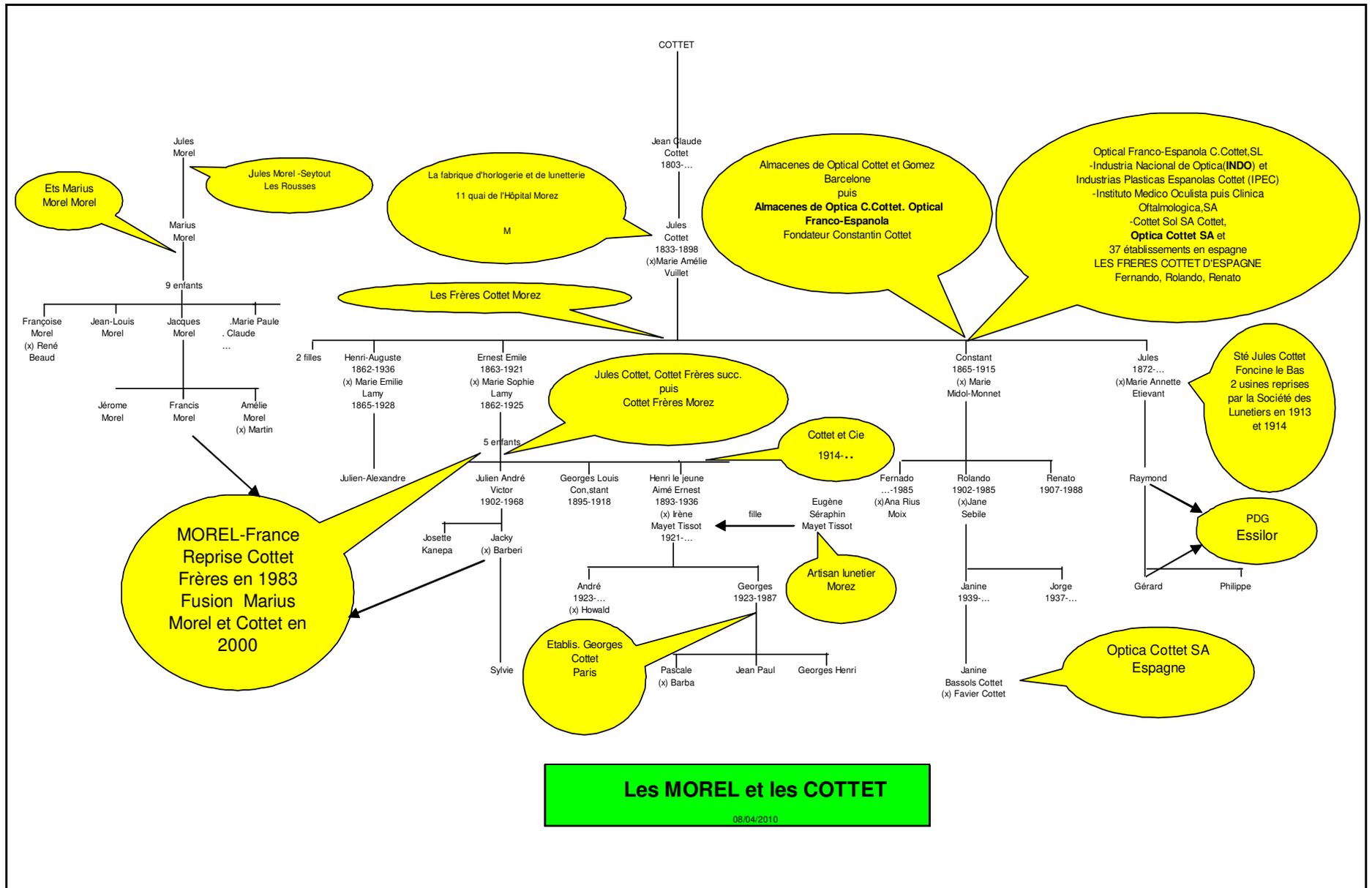
Crédit photo Emotionjura

Lamy Lunetterie
4 Avenue Charles de Gaulle Morez



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



L'USINE VISIO LUNETTERIE

La société "VISIO Lunetterie" est récente. Elle est implantée depuis le 1^o janvier 2007 au n° 18 Avenue Charles de Gaulle dans une partie des anciens locaux de "Marius Morel", (précédemment occupés par l'horloger lunetier "ODO"). Mais ses dirigeants ne sont pas des inconnus dans le microcosme morézien.

En effet, le PDG Patrick Marcy et son associé Patrick Villard sont des anciens collaborateurs des "Lamy Fidela". 25 années dans cette entreprise deux fois centenaires autorisent les entrepreneurs à voler de leurs propres ailes. En 1999, ils acquièrent la société "Offner".

Cette affaire a une bonne réputation offerte depuis des décennies par Pierre Offner, installé au n° 16 de la rue de la Citadelle. Lorsqu'il prend sa retraite, ses enfants Jean-Pierre et son frère Claude prennent la relève et se rapprochent du centre de la ville en 1978. Ils montent un atelier au n° 17 rue du Docteur Regad, acheté à Jean-Paul Salino, patron de la "Salino & Fils Sarl" et poursuivent leur activité de sous-traitance de charnières, vissages, incrustations plastiques et finitions de lunettes.

Lorsque l'heure du repos sonne aussi pour Jean-Pierre, il cède son entreprise où le frère cadet continue quelques temps son travail aux côtés des repreneurs au n° 17. (Sa fille Géraldine a épousé Philippe Bussod dont l'itinéraire chez "Lux", "Girod-Comotec" et "Odo" est retracé à travers l'histoire de ces entreprises). En recherche de surfaces supplémentaires, la société "NPM" (Nouveau Polissage Morézien) reprend en février 2007 l'ancien atelier pour y poursuivre ses travaux de polissage dont ils se sont fait une spécialité très appréciée par les donneurs d'ordres.

En 2009, la petite firme dans ses nouvelles surfaces tourne bien et réalise avec 20 personnes des travaux de sous-traitance pour le compte des "Lamy" et "Marius Morel".

*Sarl N.P.M n° 17 rue du Dr Regad
après Visio Lunetterie*



Photo Bernard Gabriel-Robez

LES ETABLISSEMENTS PELLETIER ET COK

L'origine industrielle des Pelletier n'est pas lointaine car on les trouve rue Pierre Morel vers les années 1910. Ils sont locataires d'un atelier situé dans une vieille construction appartenant à Emmanuel Girod émailleur, détruite bien après 1930. La veuve de celui-ci loue de l'électricité aux frères Marius et Paul Pelletier pour leur fabrique de lunetterie artisanale.

En 1920, ils fondent leur société baptisée "Ets Pelletier". Lorsqu'ils s'associent avec Léon Cok, les dirigeants décident en 1927, et peut-être un peu rapidement, d'ériger une première usine sur l'emplacement de la future entreprise de Philippe Laronde au n° 24 Avenue Charles de Gaulle (où est installée aujourd'hui, après beaucoup de transformations, la société "Vuillet Vega"). Mais les surfaces s'avèrent surdimensionnées eu égard à leurs besoins. Ils cèdent la bâtisse et en construisent une seconde à quelques dizaines de mètres en 1929 au n° 10 rue de la Paix.

En 1931, la France est encore dans les remous de la "crise des années 30". Pour remédier à la crise du logement, le Ministre du Travail et de la Prévoyance sociale (1936-1930) avait fait voter une loi en 1928 sur l'aide de l'État aux constructions d'habitation à loyer modéré (loi Loucheur). Les gérants saisissent l'opportunité pour réaliser deux habitations accolées de part et d'autre du bâtiment central dévolu aux fabrications. Les toitures de formes carénées sont couvertes avec des tuiles mécaniques et leurs figures arrondies surgissent curieusement dans le décor de Morez. Léon Cok s'installe au nord et les Pelletier s'établissent au sud, couvrant les n° 8 à 12 de la rue de la Paix.

À la disparition de leurs associés, la firme prend le nom de la "SA Manufacture générale de Lunetterie des Ets Cok et Cie". Les statuts sont déposés et enregistrés chez maître Tannière de Morez en 1937, puis se transforme en Sarl sous l'appellation "Manufacture générale de Lunetterie des Ets Léon Cok". Elle occupe alors 6 personnes.

Sur la route du retour d'un arrosage pour fêter le passage en équipe amateur du Club morézien, la "Vedette" rate tragiquement le tournant de la Cassine. Un footballeur et Micheline, la femme de André Printz dit "la Boye", n'en réchappent pas. Madeleine, la fille de Léon, perd son mari Simon Lacroix. Elle épousera en secondes noces Paul Guillard, décolleteur dans les ateliers de la Cour Paul Odobey. L'entreprise des Cok disparaît dans les années 1965.

Objet de plusieurs transformations depuis 1930, la nouvelle usine est la propriété des Laronde jusqu'en 1963 puis passe à divers acquéreurs ou locataires.

L'USINE DE LUNETTERIE PHILIPPE LARONDE ET CIE

Presque à l'extrémité de la ruelle de la gare qui débouche sur l'avenue Charles de Gaulle, les "Laronde" lunetiers s'était implantés sur une petite construction édifiée en 1927 par la société "Pelletier et Cok". Ceux-ci la délaissent pour la rue de la Paix. Propriété de la Sarl "Philippe Laronde et Cie" vers les années 1930, l'usine subit maintes transformations, changements de propriétaires et d'usiniers. Elle est agrandie deux fois vers le nord par deux travées et par un corps en retour d'équerre à l'ouest. L'ensemble est surélevé de deux étages carrés et de combles. La commercialisation des lunettes optiques et solaires sur la région parisienne est assurée au n° 10 rue Montcalm dans le 18° arrondissement.

Le Suisse Bernard Pfister, après un premier passage chez "Laronde", puis un intermède au "Consortium Général d'Optique", suivi trois années chez "Bourgeois", il retourne une seconde fois dans l'entreprise de Philippe Laronde que celui-ci lui cède en 1963. (Sa fille Alice -promotion optique 1954- a été de nombreuses années professeur à l'ENP). En 1967, une société de Dreux, la "Comasec" rachète ses parts et reprend les rênes de la maison. On venait de découvrir le plastique et le fondateur de ce groupe, l'industriel Francis Bérend, diversifie ses productions dans les lunettes de protection à Morez. Il abandonne la fabrication en 1975 pour se consacrer à l'industrie des gants, sa spécialité depuis 1948 et dont la firme est le leader mondial en 2008.

L'usine de Morez est vendue en 1982. La partie abritant le logement patronal devient une habitation privée. Le reste de l'ensemble est acquis par la ville de Morez qui le cède en 1989 à la société "Seiller SA". Les sociétés "MSO" spécialisée en peinture et laquage de lunettes (20 personnes en 1991) loue une partie des ateliers et libère la place. Après quelques temps sans occupant, l'établissement "OPM Polissage" anime quelques années le site. C'est la société "PRL" qui lui succède au n° 4 rue de la Gare.

La tranche rénovée des ateliers puis une partie des anciens locaux sont repris en 1998 par la société "Vuillet Vega" qui poursuit avec succès ses activités lunetières dédiées principalement aux clients du luxe et du showbiz. Nous en parlerons dans quelques lignes.

La ruelle de la Gare conduit à celle de la Concorde. Au n° 5, les traces d'une ancienne fabrique de lunetterie n'ont pas disparu mais la mémoire des hommes a éliminé depuis longtemps l'estampille de cette société créée pour "assurer la liberté de production et une plus juste répartition des profits". Après la guerre 39-45, le n° 27 abrite l'artisan "Julien Page" avant son aménagement au-dessus de la Verrerie, dans la zone industrielle.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

*Usine Vuillet Vega
24 Avenue Charles de Gaulle Morez*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

LES VUILLET VEGA

Les Vuillet font florès dans le Canton de Morez. À telle enseigne que la flopée de familles portant le même nom doit distinguer chacune d'elles par des modifications orthographiques ou par des compléments explicatifs ou imagés.

C'est le cas de "Vuillet Vega" qui s'associe avec l'astre le plus brillant du ciel Boréal, l'étoile "Vega" pour dépasser, sinon la banlieue du système solaire, mais les frontières de l'Hexagone. En effet, la société "Vuillet Vega" a survécu en dépit des soubresauts économiques et des guerres grâce à son esprit d'innovation et son aptitude particulière à saisir les opportunités commerciales internationales dont les pays d'outre-mer et d'Afrique.

La naissance de la lunetterie dans le Haut Jura fait éclore de nombreuses vocations, et celle des Vuillet ne se dément pas depuis 170 années. Après la phase cloutière, puis de la période de maturité de l'horlogerie d'édifice, l'industrie de la lunette prend de l'ampleur et la ville de Morez conquiert le titre national de capitale de la lunette. C'est dans ce contexte dynamique que le Chaumerand Célestin Vuillet ne poursuit pas le métier de son père, un talentueux tailleur de pierres précieuses. Certes, l'avenir de la joaillerie est serein. Les parents font partie de la gente aisée quoique modeste, encore que les mallettes de diamants, de rubis, d'émeraudes colportés dans toute l'Europe aient pu conforter davantage la situation financière de la famille.

Le fils, en mal d'indépendance, veut créer sa propre fabrique de lunetterie. Mais avant de prendre la décision définitive, il estime nécessaire de réaliser une étude de marché, donc de trouver une clientèle susceptible au préalable de reconnaître son savoir-faire. Car il n'est pas ignorant de ce nouveau métier encore artisanal. Les Lizon, les Robez, les Girard de Longchaumois, auprès desquels il s'initie, sont les premiers fabricants de pince-nez à simple ressort. Dans ce village, les Mayet Chapuis et les Gabriel-Robez produisent déjà des lunettes dites de "fer à cheval". Acquis aux techniques lunetières, il "monte" à Paris et s'installe chichement au n° 146 rue St Martin, à l'Hôpital des Voyageurs. Son employeur et maître est le sieur Lizon. Ses cibles sont les opticiens implantés pour la plupart dans la Capitale. Il leur propose son talent et recherche leur accréditation, avant de se lancer à son propre compte.

Fort de ses contacts et des engagements des opticiens parisiens, il crée à Morez sa fabrique de lunetterie en 1843, sise au n° 160 Grande Rue. La ville se transforme sous l'impulsion de Louis Etienne Alphonse Jobez, maire de 1840 à 1843, puis de Nicolas Auguste Girod, maire de 1843 à 1848. L'Hôtel de Ville est agrandi, les fontaines coulent à flot, les ponts traversent la Bienne, le Conseil Général sollicite déjà une voie ferrée et une route pour relier Vallorbe à Morez. C'est dans ce contexte prometteur que Célestin invente les

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

"lunettes à tempes", en acier trempé, sans vis ni soudure en 1845. En 1846, il enregistre un autre brevet pour "*l'application d'un système de branches en tous métaux, à charnières et sans talon, avec lunettes à tempes, soudées*". En 1861, il propose un nouveau modèle de lunette sans soudure dont le développement est assuré conjointement avec François Sylvain Girard. Décidemment féru de souderie électrique et de nouveautés hors des sentiers battus, il conçoit une monture de pince-nez toujours sans soudure en 1879.

Bien installé à Morez, sa réussite ne se dément pas en dépit de la concurrence sur le site. Il est récompensé successivement lors des expositions universelles de Paris (1878) et de Melbourne (1880), où il est déjà représenté par un correspondant. Son catalogue publicitaire popularise ses productions de lunettes "*demi extra-fines, fines, demi fines, ordinaires*" et ses lorgnons ovales et rectangulaires, sur lesquels il propose le montage de "*verres en toutes qualités*". La mise à disposition d'échantillons sur demande est une innovation majeure dans la méthode de vente.

Charles Vuillet, le fils de l'ancêtre, poursuit l'activité paternelle dans la même veine de produits. Sillonnant l'Europe, il se fait grand voyageur de commerce, ne se séparant jamais de sa valise de démonstration connue dans toute l'Europe. Mais le dirigeant, dont l'ambition dépasse les frontières européennes, envisage de déployer ses affaires dans le reste du Monde. Il fait imprimer un catalogue technique de sa collection de lunettes et le fait diffuser aux confins des pays lointains. Voyant plus loin que ses concurrents, le précurseur promeut ses articles et développe un nouveau système de distribution, la vente par correspondance (VPC) lui évitant des transports personnels lents et coûteux.

En conséquence le début de la belle Époque (1900) s'annonce très prometteur. Les célèbres lunettes "*Aviator Goggle*" dessinées en 1910 équipent les pionniers de l'aviation et font connaître la marque morézienne. La gamme des produits s'élargit aux lunettes en plastique, le "*celluloïd*" dont la dangerosité est démontrée malheureusement par des accidents mortels à Morez. L'incendie du 23 juin 1948 dans l'atelier des "*Garnier*" au n° 21 rue de la République, causé par l'explosion par imprudence de poudre de celluloïd mélangé à de la poussière versée dans un poêle allumé, marque les esprits. Mais depuis quelques années, les lunetiers travaillent par découpage le "*Rhoptix*". C'est le cas des "*Vuillet et Fils*", en avance sur les autres utilisateurs depuis 1939. Le fabricant du produit, "*Rhône Poulenc*", sponsorise des manifestations pour le promouvoir. Ainsi chaque année cette compagnie offre un trophée en bronze de 130 cm de hauteur au vainqueur du concours international de saut organisé sur le tremplin de la Bertolle à la Doye. (Faute de neige en quantité suffisante, cette épreuve sportive est abandonnée quelques années après la fin de la seconde guerre mondiale). La maîtrise de l'entreprise dirigée par Maurice Vuillet se confirme à l'export, en particulier en Indochine où d'excellentes relations sont entretenues jusqu'aux événements

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

tragiques qui mettent fin à la guerre. La chute de Saïgon entraîne celle des expéditions des " grosses " et un repli sur l'Europe.

Toutefois, ce dernier marché ne suffit pas. L'entreprise conduite par Maurice et son fils Georges s'implante dans les colonies d'Afrique, comme la Côte d'Ivoire et le Sénégal. Les commandes sont traitées directement avec les opticiens ou par l'intermédiaire des comptoirs d'achats tels que le "CFAO" (Comptoir Français d'Afrique d'Occidentale). La multitude des Vuillet lunetiers à Morez oblige Maurice à se différencier par une nouvelle dénomination "*Vuillet Vega*".

Georges succède à son père et doit affronter la décolonisation au cours des années 1960. La fin de la guerre d'Algérie en 1962 impose un recentrage des activités sur l'Europe alors que la fidélité et l'amitié de ses clients ultramarins ne se dément pas. Ils forment "*une équipe soudée, une famille dans la famille des Vuillet*".

Le virus du père pour la technologie et les collections avant-gardistes se transmet naturellement au fils Gérard. Le descendant actuel, le cinquième de la remarquable lignée des Vuillet, reprend le flambeau de l'affaire. Dans les années 1970, il optimise et consolide les positions de la firme en Europe. Il développe ses marchés au Moyen-Orient où les exigences sont sévères et l'étalage exigeant. La lunette change de caractère. Sujet utilitaire, ce bijou se pare des atouts des objets de luxe. Personnalité, originalité et grâce, caractériseront toujours l'accessoire chic au service de ce "paraître" subtil des bourgeois recherchés, ou du clinquant "tape à l'œil" de la gente fortunée de la "Jet Set" et du "Showbiz".

Actuellement, la maison "*Vuillet Vega*" dominant la ville depuis 1998 au n° 24 Avenue Charles de Gaulle, poursuit sa haute lutte pour maintenir au plus haut niveau sa tradition et son talent reconnu pour associer les formes et la matière. La collection "*Prestige*", fleuron de l'Orfèvre Lunetier Morézien, porte en elle l'avenir toujours renouvelé de cet art de vivre français, perpétué depuis 170 ans à Morez, sur les lieux mêmes de sa naissance. La passion et la qualification de son personnel donnent de toute évidence à la griffe "*Vuillet Vega*" ce supplément d'élégance tant prisé par des clients assoiffés de luxe et de raffinement.

L'USINE COOPERATIVE "LES LUNETIERS REUNIS"

Depuis l'avènement de Napoléon III, les organisations ouvrières apparaissent pour représenter les "travailleurs" et défendre leurs maigres avantages acquis : "Société de Secours Mutuels" en 1852, l'"Union des Travailleurs" en 1882 et l'"Union des Travailleuses" deux ans plus tard. Si les syndicats ouvriers, nés à partir de 1880, entrent en lutte souvent difficile et meurent rapidement, les chefs d'entreprise tentent aussi dans la même période de se constituer en groupement de défense des intérêts patronaux. Quoiqu'ils fussent plutôt enclins à se concurrencer, une société coopérative de production et d'alimentation voit le jour en 1897 : "La Famille".

C'est à son initiative le 2 février 1908 que la coopérative ouvrière "Les Lunetiers Réunis" voit le jour. Cette Société Coopérative à capital et personnel variables doit, dans ses principes, être juste pour ses actionnaires tout en distribuant une quote-part substantielle de ses bénéfices. Elle s'installe vers 1930, au n° 5 de la rue, au nom prédestiné de la Concorde. Le précédent occupant est le fabricant de lunettes "Charles Émile Bailly-Masson". En 1889, ce dernier avait réuni en un seul atelier les locaux de deux maisons contiguës datant du troisième quart du 19^e siècle.

Le personnel (30 associés en 1925, plus une quinzaine d'intérimaires, auparavant disséminés dans le canton), abandonne le travail à domicile et participe au mouvement dit "École de Saint Claude" par lequel 50% des bénéfices sont orientés vers un fonds social. Les ouvriers sont logés dans l'immeuble, sur les lieux mêmes de leur labeur (à l'instar de la "Société des Lunetiers" au numéros 198-200 rue de la République qui aménage des logements dans les années 1900). L'usine fabrique des lunettes mais grâce à la qualité des "locataires" et des techniciens, des machines et des outillages destinés aux opticiens sont produits avec succès entre ses murs.

Un bassin de retenue alimenté par un ruisseau voisin fournit l'énergie hydraulique jusqu'à la deuxième guerre mondiale. La municipalité le transforme en piscine publique mais les conditions atmosphériques peu propices à la baignade et sa rentabilité défavorable stoppent cette initiative sociale, pourtant très appréciée par la population.

En 1977, la société fusionne avec la coopérative "le Diamant" de Saint Claude puis est cédée en 1983 à des artisans de Tancua, Aimé et Charles Thévenin. En 1985, elle accueille 10 personnes dans la "Sarl Charles Thévenin" à laquelle succède un atelier de galvanisation de "Edouard Benoît-Gonin". Le rez de chaussée est dédié aux travaux de chromage, nickelage et polissage. Le second étage, longtemps dévolu à l'atelier de fabrication de la "lunetterie Thévenin", est transformé après 1995 en locaux d'habitation.

VIREE SOUS LA GARE

(Suite)

Après cette longue randonnée dans le quartier des lunetiers, rejoignons sans nous attarder la "Cour Paul Odobey", cet îlot de tranquillité caché au bord de l'eau, derrière la rue de la République.

Après la passerelle des "*Poux et Chevassus*" que nous évitons, la prochaine entrée à droite nous emmène au Pont du Casino. Ne le prenons pas et disparaissions dans ce lieu mythique des anciens forgerons et fabricants d'horloges.

L'histoire de la dynastie des Odobey Cadet tient sa place dans cet espace en cul-de-sac. Si le père, Dolphin Odobey, n'a pas œuvré sur ce secteur, nous l'associons avec le fils aîné Paul, au début du discours sur ces fabuleux constructeurs d'horloges monumentales.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

CHAPITRE XII

DANS LA

COUR PAUL ODOBEY

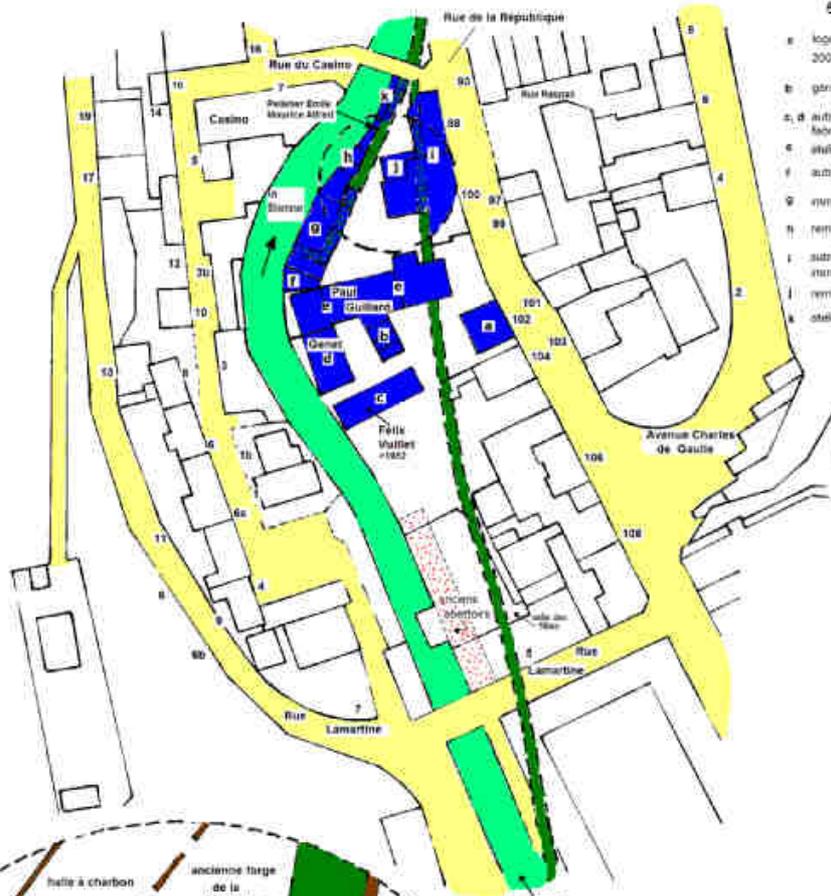
La peau et les eaux

Adios !
Lents clapotis des eaux
Léchant les arrivoirs,
Relents de peaux et d'os
Suants des abattoirs

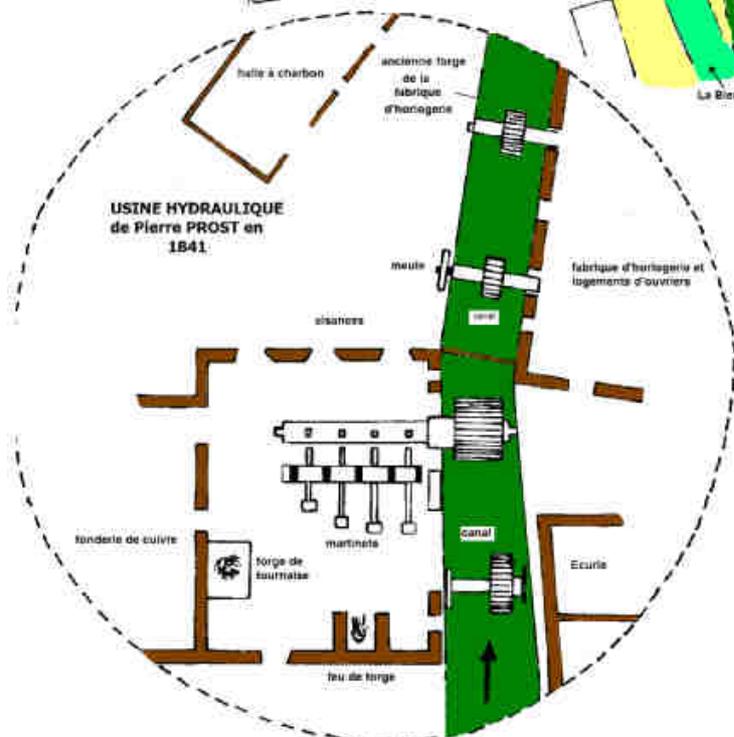
BGR

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

La COUR PAUL ODOBEY



- Années 1890**
- logement patronal vers 1900
 - 2008 laboratoire médical Douard Monteur rez de chaussée
 - grâges
 - , ■ ateliers ateliers fabrication-fonderie-logements
 - atelier de fabrication-bureaux
 - autres stockage combustible
 - immeuble, remise
 - remises, garages
 - autres ateliers fabrication et immeubles
 - remise
 - atelier fabrication, remise



Les occupants de la Cour Paul ODOBEY

1890-2000

- 1880 Pierre Prost métallurgie puis horlogerie
- 1870 Alphonse Lamy lunetterie
- 1890 Paul Odobey horlogerie d'édifices
- 1905 - 1918 César Grenier-Silliget lunetterie
- 1911 - 1921 Lucien Terrillon horlogerie
- 1827 - 1836 ODO horlogerie
- Fernand Humbert-Brun lunetterie
- 1936 - 1937 SITAR transformation-radio
- 1945 - 1950 Paulmier Emile orfèvre
- Maurice Alfred monteur de verres
- 1948 - 1952 Samson décolletage
- > 1953 Félix Vuillet charnières de lunettes
- 1960 à 1980 Coendet fonderie
- Genet fonderie
- vers Rogald lunetterie
- Buffard lunetterie
- 1980 Pierre Gauliez lunetterie
- André Lavel lunetterie
- 1947 - 1984 Ateliers mécaniques du Haut-Jura décolletage
- 1984 - 1989 Berger-Métrai machines de précision
- Paul Gaillard
- >1995 Polijura

Bernard GABRIEL-RODIER
11/03/2004

DANS LA COUR PAUL ODOBEY

En dépit des effets du temps, résultant aussi de la myopie esthétique contemporaine dans un milieu post industriel, la Cour Paul Odobey peut être révélée avec l'Abbaye comme les marques nostalgiques des structures vivantes du passé. Cette réflexion, forçant le trait et certainement ringarde, est aussi absurde mais elle rampe derrière les oublieux et permet aux pisse-froid et aux fâcheux de justifier leur indifférence devant un patrimoine vétuste qui aurait mérité mieux qu'une longue agonie au bord de la Bienne.

Nos pérégrinations nous conduisent sur la cité de Paul Odobey. Pauvre héritier des dépouilles d'une révolution industrielle centenaire, le site tient son originalité patrimoniale de ses bâtisses d'une époque révolue et de son décor tristounet, commun à beaucoup de quartiers oubliés de la ville. La mémoire du passé perdure encore grâce à l'atmosphère prégnante et au silence presque accablant qui règne sur les lieux où rien ne semble avoir changé. Aucun bruit dans cet univers endormi où un vent léger traverse du nord au sud deux allées successives barrées d'une ancienne manufacture allongeant son nez silencieux et son comble à surcroît d'un autre âge vers la Bienne. Les garages ont pris possession de la place. Les uns s'adosent à la rivière en lui tournant le dos, courbés par les rives, et les pans arrière noircis par les ans. D'autres maisons, modelées par le siècle, supportent deux ou trois logements, où vivent quelques témoins oublieux du décor industriel des façonniers et artisans de naguère. Les bâtiments abandonnés, égrènent leur tristesse, balayés par l'odeur si particulière des pierres lavées par les eaux murmurantes du torrent. Le chuchotement des arrivoirs disparus s'est évanoui. Loin des rumeurs, l'unique roue à aubes de Morez s'est endormie discrètement au fond d'une cave du n° 98, omise par les touristes qui ignorent son existence.

Détruits lors de la construction des immeubles sis aux numéros 98 et 100 de la rue de la République, les chenaux traversaient encore l'espace découvert en 1840 pour alimenter en énergie hydraulique les forges de l'usine métallurgique de Pierre Prost. Celles-ci, très actives en 1812, furent transformées en fabrique d'horlogeries comtoises avant 1841 et converties en usine de lunetterie par Alphonse Lamy en 1870. Paul Odobey modifia suffisamment les lieux pour que leur empreinte disparaisse en 1880. Il reconstruisit la plupart des bâtiments pour ses fabrications d'horloges d'édifice et érigea en 1900 son logement patronal au numéro 102. Le jardin potager et la deuxième cour qui s'étaient derrière la somptueuse demeure n'est plus aujourd'hui qu'un passage dont la sérénité est brisée de temps à autre par les véhicules en chemin vers leur box.

César "*Grenier-Soliget*", spécialisé dans les lunettes à branches cordées, a travaillé sur le secteur de 1905 à 1918 avec ses fils Léon, Gaston, Arthur et de son gendre Léon Armani, avant de bâtir leurs propres locaux au 10 Avenue du Général de Gaulle. L'usine de Paul Odobey fut cédée en 1911 à "*Terraillon et Petitjean*" avant le transfert des machines et de la société à Montaigu en 1921. C'est la "*SITAR*", citée rue de l'Évalude, qui anime l'endroit avec près de 50 personnes avant de céder l'atelier principal à la société Odo en 1936. Celle-ci déménage vers la rue de la gare en 1957.

Puis divers exploitants se succèdent, morcelant le site en activités variées et souvent éphémères : la "*fonderie Gondret*" reprise par les "*Genet*", fermés eux aussi en 1980, la fabrique "*Regad*", les lunettes "*Buffard*", "*Pierre Gaulaz*", "*André Levet*". N'oublions pas "*Félix Vuillet*" au n° 100 qui fabrique "*des charnières métal pour lunettes simili écaille*", "*des armatures simples et œil tenant rivets, vis, etc.*" et dont leur en-tête commercial précisait... : Félix, "*le prénom est de rigueur*" pour ne pas le confondre avec celui d'Ernest

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

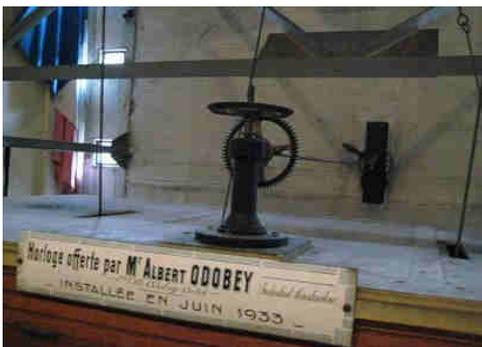
Vuillet du n° 141 de la même rue (après le sinistre évoqué ci-dessous, il se déplace au fond de la deuxième cour avant de construire dans la rue Wladimir Gagneur). Autant de noms que l'histoire retiendra pour l'inestimable travail accompli dans la promotion de la lunette morézienne. La société des "*Ateliers Mécaniques du Haut Jura*", fondée en 1947 y développe son unité de décolletage pendant 37 années mais en 1984 elle quitte la trépidante fabrique pour les numéros 37 et 37 bis de la Rue de la République dans les locaux libérés par le "*lapidaire Buffard*". Le dernier occupant des ateliers Odo, Paul Guillard, le petit fils de Paul Odobey, fait tourner ses machines à décolleter avant de quitter définitivement l'industrie pour l'agriculture à Villars les Dombes. Son fils Pierre prend la suite quelques temps avant son départ au Canada. C'est la fabrique de machines de précision "*Berger-Métral*" qui occupe alors les lieux, suivie des établissements "*Polijura*" à l'entrée droite de la Cour Paul Odobey.

Pour être complet, mentionnons à l'entrée du secteur, le monteur de verres Alfred Maurice, le nickeleur doreur Émile Pelletier dit "le vieux", prédécesseur de François Barbe déjà invoqué rue de l'Industrie.

L'incendie de l'atelier "*Sarran*" au n° 100 en 1952 cause la mort de trois personnes. De nombreux occupants sont impliqués et moult procédures judiciaires, expertises, recours, vont faire la une des journaux. Michel Gaillard garde de cette période une expérience qui lui fut bénéfique tout au long de sa longue carrière d'Agent Général d'Assurances : être conseillé pour bien se garantir avant de s'assurer !

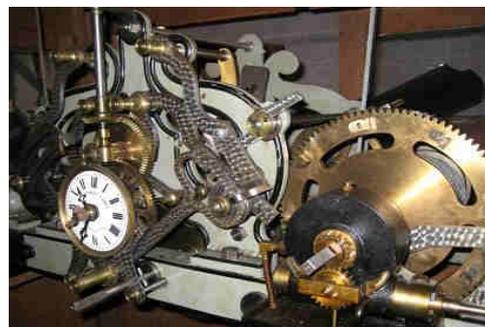
En 1965 le bâtiment est reconstruit et transformé en logements locatifs. La maison patronale du n° 102 est occupée de plain-pied par le "*laboratoire médical Douard Menteur*". La descendante Madeleine Guillard, dite "la Madocok", habita longtemps l'étage supérieur, sourde aux échos d'autrefois de ce site historique qui fit la gloire des horloges monumentales de ses aïeux. Elle est décédée au début de 2009.

Horloge de l'ENP installée en 1933 Mécanisme de commande des aiguilles



Clichés Roland GABRIEL-ROBEZ

Mécanisme avant de l'horloge



Les ODOBEY CADET de MOREZ

Il est des maîtres dont le seul patronyme est devenu un nom commun ! C'est presque le cas de la dynastie des ODOBEY dont l'appellation entre en collision avec celle des ODOBEZ, fabricant d'horloges comtoises de Morez.

L'histoire du père et des fils et de l'aîné des Odobey vous est contée ci-dessous, d'abord l'épopée éclatante de l'ancêtre Louis Delphin, suivie de l'aventure concurrente mais tout aussi brillante de Paul Auguste.

LE FONDATEUR LOUIS DELPHIN ODOBEY

Lorsque Louis Delphin Odobey apparaît sur l'échiquier morézien, il a 31 ans. Petit-fils de paysan horloger originaire de la Rixouse le long de la Bienne, disciple du fameux Antide Janvier, il naît à Foncine le Haut en 1827 du lien conjugal entre Jean Alexis Odobey cultivateur et Marie Judith Fumey Badoz. Les Fumey constituent une référence et sont réputés pour leur art horloger sur les édifices. Ses parents sont devenus des artisans notables exerçant leur métier comme une centaine d'ouvriers fonciniers pendant la "basse saison". Certains d'entre eux fabriquent entièrement les horloges, d'autres réalisent des pièces détachées ou des sous-ensembles qu'ils apportent aux "établisseurs" de Morbier pour y terminer le montage avec les réglages et le contrôle final. Vers 1830 Foncine était au cœur de l'essor industriel du Jura. Déjà quelques artisans audacieux avaient émigré aux États-Unis comme Joseph Jeunet. Pourquoi ne pas les imiter ?

Le village de Foncine le Bas ne satisfait pas Louis Delphin au regard de son ambition entrepreneuriale. L'irrégularité du cours d'eau est un handicap certain. Le ruisseau "la Saine", quoi qu'en pensent les cocardiens de cette petite bourgade, n'est pas sécurisé quant à son débit dont la régularité est médiocre et l'humeur impétueuse, et bien que de nombreux ruisselets l'alimentent toute l'année. Il décide donc de s'installer sur la Bienne, un cours d'eau plus important qui offre des possibilités très favorables, Morez sera son port d'attache et le lieu de ses futurs exploits. Son pari est risqué car il n'est pas seul au fond de la Combe. Les Bailly Comte sont déjà installés comme les Vandel et les Paget.

Vers 1852 il démarre donc ses productions confidentielles de petites horloges, à l'instar des autres devanciers déjà célèbres de la région. Il s'était marié deux années plus tôt avec Céline Jeannin. À ce moment Morez est en plein essor. On vient de créer en 1854 l'école d'horlogerie "en petit" au premier étage nord de la halle aux vins. La vie de ce centre n'aura certes qu'un temps (1854-1862) mais sa mise en route démontre l'intérêt de l'industrie horlogère. On signale déjà 300 ouvriers horlogers et lunetiers dans le canton. La ville se transforme. Le pont de l'hôpital est construit en 1855. Le

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Conseil Municipal sollicite une voie ferrée passant par Morez pour relier Paris à Genève. La bataille du chemin de fer démarre en 1852 avec la création de la Chambre Consultative des Arts et Manufactures de Morez. La vague de construction des mairies-écoles n'est pas à son apogée. La phase primitive de l'industrie villageoise arrive à son terme et il faut industrialiser la production pour résister à la concurrence des fabricants de la Forêt Noire et de la Suisse. Aussi l'horlogerie subit-elle une crise notoire vers 1850. Passant outre, le dernier des quatre enfants de Jean Alexis Odobey décide de devenir le premier en franchissant l'étape décisive.

En 1858 il passe à la vitesse supérieure et s'installe au bord de la Bienne où il compte bien profiter de la force hydraulique de la rivière. Celle-ci vient d'être redressée (1855). Le curé Grenier avait fait édifier son pont en 1838 pour améliorer les transports mortuaires vers le cimetière du Morez Dessus. Son remplacement par le Pont Notre Dame en 1852 suit deux années après la construction de la rue du Collège à travers les Champs Lamy, conduisant tout naturellement le jeune dynasteur à s'installer là où cela bouge, c'est-à-dire au centre de la localité. Sa société "*Odobey Cadet, horlogerie mécanique et électrique monumentale*" est implantée aux adresses 5 et 6 quai Jobez (anciens numérotation) en face de la Halle aux vins, dans un nouveau bâtiment qu'il érige sur deux étages rehaussés d'un comble où il aménage sa propre horloge de façade. Ses pièces détachées lui sont fournies par l'usine Cochet, récemment convertie en fonderie pour l'horlogerie. En 1859, Delphin Odobey est autorisé à utiliser une machine à vapeur de 4 chevaux pour actionner ses rouages et surtout pour améliorer la capacité de ses engins mécaniques qui passe de plus de 50% à près de 85%. Une autorisation s'impose et malgré les pétitions de contestation contre les nuisances occasionnées par cet agencement bruyant, les outillages profitent de cet avantage indubitable dans une industrie déjà très concurrentielle.

Il n'oublie pas de se diversifier. Ainsi s'introduit-il dans le domaine des munitions pour l'Armée pendant la guerre de 1870. En 1875, il fabrique des machines à diviser les engrenages des tours, des outils pour tailler des pignons, pour limer les tenons et les cercles de lunettes. L'Académie des Sciences lui commande un sismographe. Bizarrement, il néglige les tournebroches et délaisse la fabrication des paratonnerres. La renommée du fondateur se propage rapidement dans la région. Les municipalités font appel à lui pour équiper leur Hôtel de Ville ou leurs églises. Ses modèles bénéficient des derniers perfectionnements qui n'ont rien à envier à ceux proposés par les "*Fumey*" et autres compétiteurs du pays. Il est le premier à signer son nom sur le cadran intérieur, alors que traditionnellement, c'est le nom du distributeur, voire du poseur, qui est apposé sur l'horloge. Il participe à des expositions de prestige où il reçoit de nombreuses récompenses : médaille d'argent en 1872 à Lyon, puis d'or à Lons le Saunier en 1876. Ses succès locaux élargissent sa réputation. L'entreprise évolue, de 20 salariés en 1869, elle atteindra 80 personnes à la fin du Siècle.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Contrairement à la fabrication des comtoises qui se réalisent en grande partie chez les paysans horlogers, les pièces d'horlogerie d'édifice sont exécutées sur place dans l'entreprise. Tout ou presque est intégré : depuis les pièces brutes des roues, leur taillage et celui des pignons, le décolletage des petits éléments jusqu'au montage assemblage final. Cette méthode de gestion et d'organisation des fabrications limite la diversification des produits aussi les volumes réalisés vont croître avec la standardisation des modèles. Les moyens investis diminuent les coûts de revient, et l'appui de trois de ses enfants dans la firme apportent le supplément de technicité et d'organisation pour satisfaire la demande.

L'aîné Paul Auguste a 29 ans. Marié avec Marie Aline Brasier, fille de Aimé Elie, un puissant fabricant de fournitures d'horlogerie, il revendique son droit d'aînesse pour prendre la suite du fondateur et devenir propriétaire de l'usine. L'argent du beau-père n'est pas étranger au coup d'éclat de l'héritier. Mais Louis Delphin refuse de léser ses trois cadets et lui donne sa part en 1880 que Paul Auguste s'emploie rapidement à transformer en une fabrique concurrente... dans l'horlogerie monumentale dont la "Cour Paul Odobey" sera le théâtre des opérations.

Le patriarche est déjà membre du Conseil Municipal depuis 1875 et prend place au sein de la Chambre Consultative des Armes et Manufactures en 1889. L'ascension sociale de la société se poursuit malgré la compétition amicale et solidement établie de son fils Paul. Leurs modèles respectifs sont presque des copies conformes et sont améliorés en parallèle au cours du temps. En 1881, Louis Delphin obtient une autre récompense à Chalon sur Saône. Pour éviter que la confusion ne s'installe entre "Odobey Cadet" et "Paul Odobey", il corrige sa raison sociale en y ajoutant ses initiales : "L.D. Odobey Cadet" et poursuit son développement avec ses fils. Mais Victor Émile, le frère puîné de Paul Auguste, décède en 1893 en basculant d'un échafaudage lors de la mise en route d'une horloge de clocher.

En 1894 une nouvelle médaille d'or à Lyon est octroyée en récompense de la remarquable horloge à carillons montée pour la commune de Comblanchien en Côte d'Or. L'entreprise est à son apogée avec plus de 700 unités déjà fabriquées. Les Odobey partent désormais à la conquête du marché français et du monde en évinçant les petits fabricants. On les retrouve à La Paz, Rangoon, Djibouti. Les commandes sont livrées soit par ses propres équipes de monteurs, soit par des établissements moréziens ou d'autres distributeurs. Les dirigeants font appel à des représentants régionaux comme Bodet en Maine et Loire et Roure dans le Puy de Dôme. Cependant Paris est quasiment exclue de leurs cibles, car la capitale a déjà passé le cap de l'horloge mécanique pour adopter progressivement les modèles de Garnier et de Wagner. Fort heureusement la France est vaste et les mairies, les églises, les beffrois alimentent le portefeuille commercial. Ce sont surtout les petites localités qui font appel aux maisons jurassiennes. Le renouvellement des horloges centenaires établies pendant le 18^e siècle ajoute un surcroît

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

d'activité. La demande en provenance des gares, des casernes, des hôpitaux dont le développement suit celui des réseaux ferrés, de l'armée et des soins médicaux concourt à l'expansion de l'activité horlogère d'édifice. L'engouement villageois pour ce " service " rendu pendant la belle saison aux "travailleurs" des champs accélère l'abaissement des prix.

D'autant que la concurrence s'est exacerbée, à l'exception de celle des "Mayet", (ces grands précurseurs qui ne jouent pas un grand rôle dans ce type d'horloges), "Paul Odobey", les "Bailly Comte", les "Chavin" et les "Frères Prost" de Morez (repris en 1910 par "Francis Paget"), les "Cretin l'Ange" de Morbier et les "Fumey Badoz" de Foncine associés aux "Colin" de Paris. Tous ces grands leaders s'imposent sur le marché florissant de l'horloge monumentale.

Les deux derniers enfants sont toujours aux commandes lors du décès du père en 1906. Jules Léon, technicien averti formé au lycée de Besançon, apporte les perfectionnements inspirés par l'industrie américaine. Des machines modernes et des outillages performants sont mis en œuvre sous sa précieuse houlette de spécialiste en horloges d'édifice. Il en fait profiter le milieu industriel jurassien dans ses articles publiés dans "*la France Horlogère*". À l'instar des fabricants moréziens, lunetiers ou horlogers, c'est un notable. Il accepte de multiples fonctions municipales, cantonales et civiles telles que Directeur de la "*Caisse d'Épargne de Morez*". Il est aussi Inspecteur départemental de l'Enseignement technique au titre de membre du Comité de l'École Pratique de Commerce et d'Industrie. Il se préoccupe avec bonheur de l'apprentissage des ouvriers destinés aux métiers de la vallée. En 1914, ses compétences techniques et ses qualités d'organisateur le font promouvoir "*chef du groupe des usines de Morez*", dédié à combler la pénurie de munitions pour les troupes en guerre. Mais une maladie l'emporte en 1915, laissant la responsabilité de l'entreprise à Louis Albert Odobey.

Celui-ci s'engage dans la vie locale comme Jules Léon, et accède au poste d'Inspecteur d'Académie de l'Enseignement technique. Grâce à lui et au sénateur Victor Bérard, une École Nationale Professionnelle s'implante en 1933 sur le flanc Est de la bourgade.

Mais sur le plan de l'entreprise, Albert subit après la première guerre mondiale le déclin de l'horlogerie d'édifice. Il est conduit à se diversifier comme son père en 1870-1875. Son activité de décolletage se développe en parallèle pour produire ses propres besoins et ceux de la lunetterie. Il rachète une partie de l'entreprise "*Labrosse*", l'autre étant transférée à Lyon. Cette firme s'était portée acquéreuse de "*Cretin l'Ange*" en déclin.

Georges, le fils d'Albert, formé à l'ENP dans la spécialité "mécanique de précision", rejoint l'entreprise familiale vers 1943. Lorsque son père disparaît en

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

1946, les parts sont divisées entre Georges et ses deux sœurs. Mais les moyens financiers manquent pour faire face à la décroissance du marché des horloges monumentales. Malgré la diversification dans le décolletage, la construction de machines transfert qui fut un échec, l'électrification des anciennes installations de l'usine, le dernier de la branche Louis Delphin Odobey stoppe toute activité industrielle en 1964. Le Lycée Victor Bérard l'accueille à bras ouverts dans la fonction de professeur technique. Le souvenir de cet éducateur brillant reste vivace au sein de la "confrérie" des Anciens de l'ENP qui l'ont connu avant 1970.

Un cadeau tourné vers le ciel rythme encore les heures moréziennes. La grande horloge, plantée au sommet de la façade avant du lycée, reste le témoin de l'œuvre remarquable des "Odobey". Louis Albert en a fait cadeau à l'École lors de son inauguration en 1933. Le mécanisme toujours intact et rutilant a été fabriqué et monté par les équipes d'Albert Odobey. Gabriel Aubert est de ceux-là. Son fils Jacques, est un passionné des horloges Odobey Cadet. Il collectionne les pièces détachées d'horloges horizontales et des archives comme les en-têtes de publicités, lettres commerciales. Il affectionne aussi les pièces historiques de Morez comme les tournebroches, l'émaillerie, les compteurs à pigeons, la clouterie, les miroirs aux alouettes, les armes blanches, les couverts fabriqués à "l'Abbaye", les machines à sous, les grilloirs à café mécaniques, les pieds à coulisse à enregistreur, le klaxon à compression de Peccaud, les horloges de parquets, les baromètres... enfin tout ce que les artisans et ouvriers de la Combe noire ont produit depuis des siècles ! La superbe exposition de ses trouvailles organisée du 17 au 19 mai à Morez à l'espace Lamartine avec le "Lions Club" est une réussite incontestable.

L'horloge de l'ENP poursuit en 2008 sa ronde sans fin. L'entretien minutieux de ses mécanismes a été réalisé successivement par Georges Panisset (oncle de Marie-Paule Renaud déjà citée), chef des employés de l'établissement de 1935 à 1946 puis accessoirement par Adrien Gabriel-Robez et enfin Etienne Piard, professeur jusqu'au début du siècle.

L'arrêt de l'exploitation des locaux par les Odobey permet l'entrée en lice de Jean Faussurier dit "le Faussu" avec ses engins de déneigement signalés précédemment, puis l'occupation de l'endroit par le garage Raguin qui cède la place à l'entreprise "*Jura transports*".

L'usine des numéros 5 et 6 Quai Jobez sera détruite en 1990, faute de réparation et d'entretien des murs noircis par la souillure des voitures et des volets défaits et vermoulus. La France et le reste du monde gardent encore et pour longtemps le souvenir de cette entreprise grâce à ces machines presque inusables, merveilles mécaniques de 350 à 700 kg, mesurant plus d'un mètre de hauteur, autant en largeur et dont la conception traduit tant ce génie propre aux techniciens de la vallée " sans printemps ".

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Maintenant, divers services de la ville occupent les locaux implantés sur le site. Citons le centre hospitalier spécialisé du Jura, la médecine du travail, le centre d'activité sociale, le gymnase de l'hôtel de ville et le bureau d'information jeunesse. Le supermarché "*Casino*" est situé derrière la passerelle de la Place Jean Jaurès. Qui se souvient encore des maîtres horlogers Odobey, comme de l'ancien hôpital de Morez enlevé aux vieux Moréziens nés dans ses murs ?

Fort heureusement, les clochers et hôtels de ville rappelleront aux citoyens l'histoire des horlogeurs de génie du Haut Jura. Là-bas quelque part en France, un bourdon en haut de sa tour, sonne vigoureusement une fois toutes les heures et on l'entend de loin. Dessus on peut lire en lettres gravées dans le bronze "*L.D. Odobey Cadet*". Montées sur leur bâti en chêne les productions inusables du quai Jobez feront entendre encore longtemps les joyeuses cloches qu'ils animent.

PAUL AUGUSTE ODOBEY

L'histoire de Paul Odobey est parallèle, sinon la copie conforme, à celle de son père Louis Delphin.

Né à Foncine le Haut en 1851, Paul suit son père à Morez en 1858 où il travaille à ses côtés dans l'entreprise familiale à partir de l'âge de 16 ans. D'abord "employé de maison de commerce" mais probablement mécanicien dans l'atelier d'outillage, il participe activement à l'évolution de la firme avec l'ambition d'en prendre rapidement la direction. Marié à Marie Aline Brasier le 17 septembre 1878 à Morez, il bénéficie de la coquette somme apportée par la famille de l'épouse. Ce mariage concret lui donne des ailes et le refus de son père de lui accorder le droit d'aînesse sur la gestion de l'entreprise le pousse à se lancer lui aussi dans l'épisode très prometteur de la fabrication d'horloges.

En 1880 il crée donc une manufacture concurrente, spécialisée dans les horloges d'édifice. Les modèles sont semblables à ceux du quai Jobez. Rien d'anormal. Le père et l'héritier s'entendent bien malgré le différend qui les a séparés. La coopération industrielle s'arrange bien de la situation car le marché porteur propulse les deux usines parmi les leaders français dans ce domaine. Mais comme la conception et le design des modèles sont extrêmement semblables, à l'instar de Louis Delphin qui change la raison sociale de sa firme en "*L.D. Odobey Cadet*", "Paul Odobey fils" précise sur son papier commercial de ne pas confondre les deux sociétés. Le puéril "*prière de mettre l'adresse complète Paul Odobey Fils sans oublier le prénom*", rappelle le quiproquo entre les Lamy qui justifiera en 1963 l'ajout d'une apostrophe dans l'appellation "*'Amy*" au n° 216 rue de la République.

Paul Odobey s'est implanté dans les anciens locaux de l'usine métallurgique "*Pierre Prost*" qui occupait en 1812 une douzaine d'ouvriers. Elle est transformée ultérieurement en fabrication d'horloges comtoises puis en lunetterie par Alphonse Lamy. L'endroit s'appellera plus tard la "Cour Paul

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Odobey" après la disparition du propriétaire. Vers 1885-90 la plupart des bâtiments sont reconstruits sous l'impulsion du maître des lieux. Certains sont réhabilités en locaux d'habitation. Paul Auguste édifie son logement patronal vers 1900. Du haut de ses deux balcons au premier étage il a tout loisir d'admirer les nouveaux viaducs du chemin de fer nouvellement édifiés sur le flanc de la montagne et inaugurés en 1900.

De 1890 à 1900 la ligne de chemin de fer est enfin prolongée de Champagnole jusqu'à Morez. Le coût des travaux est très élevé, surtout sur les derniers kilomètres entre Morbier et Morez. En effet, à cet endroit, la voie doit permettre au train de franchir un dénivelé de 125 mètres sur une petite distance (moins de 2 Kms). Sur ce dernier tronçon sont construits trois viaducs (le viaduc des Crottes, accroché au flanc de la montagne, et deux autres viaducs dans la vallée de l'Évalude) ainsi que plusieurs tunnels (le plus long en forme de fer à cheval). Les travaux entre Morbier et Morez coûtent près d'un million de francs par kilomètre, somme considérable à l'époque.

Mais revenons à la situation de la société "Paul Odobey" qui est florissante. Ses ventes sont déployées à 75% sur le grand quart sud-est de l'hexagone, empiétant sur le territoire de Louis Delphin. Vers 1892, près de 200 exemplaires sont montés quasiment par le même réseau de distributeurs que celui du père. Il est difficile de connaître le nombre d'horloges posées sous le label "Paul Odobey" car moult installateurs apposent leur nom sur les cadrans, tels "Badier & Paulin" de Grenoble (auteur d'un dispositif d'inversion sur les horloges électriques évitant des sauts involontaires d'aiguille en cas d'interférence) ou les "Bode" près d'Angers qui changent de fournisseurs comme de chemises, passant indifféremment de l'un à l'autre sans vergogne selon le devis proposé.

"Paul Odobey" cumule les dépôts de brevets d'invention (près de 25 en 1891) et se spécialise dans les horloges astronomiques, comme celle de l'Observatoire de Besançon dont l'en-tête de ses factures clame fièrement cette glorieuse prestation. Mais il ne participe pas ou peu à l'essor des horloges électriques regardées avec suspicion, voire même hostilité par les horlogers professionnels. Peut-être le manque de coopération entre les électriciens et les mécaniciens en est-il la cause ? Qu'importe ! Paul Auguste obtient des médailles pour récompenser le luxe et la précision de ses machines bien qu'il ne recherche pas les honneurs dorés ou argentés et quoique ses prospectus soient ornés de lettres ressemblant à s'y méprendre aux trophées de son père !

Arrivé au sommet du gotha des constructeurs d'horloges monumentales, il diversifie ses productions avec la fabrication d'engrenages. À la fin de son apogée, il ajoute le métier de réparateur des anciens modèles mais qui ne peut suffire à assurer la pérennité des structures de sa société. L'ensemble de son patrimoine immobilier s'étend de "la Cour Paul Odobey" aux numéros 98 à 102 rue de la République. Une surface conséquente est réservée au

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

logement du personnel de ses usines. L'ensemble est constitué de bâtiments répartis autour d'une cour dont la partie centrale est barrée par son hangar dédié à un atelier et aux bureaux. Des remises et une usine de fonderie longent la rive droite de la Bienne. Le logement du patron occupe le n° 102 derrière la grille duquel un jardin donne un peu de lumière à des locaux sombres et disparates.

Après la chute lente mais inexorable du marché de l'appareil de type mécanique (tous les édifices construits en sont dorénavant équipés), se substitue peu à peu celui de l'horloge électro-télégraphique nécessitant des compétences différentes. Ces mutations sont fatales aux fabricants moréziens comme à de nombreuses autres entreprises d'horloges d'édifice de France. Aussi Paul Odobey envisage-t-il de céder son entreprise. Dans un premier temps, il libère de la place pour d'autres employeurs comme les "*Grenier-Soliget*" en 1905.

Mais la fin paraît inéluctable. En 1908 il est contraint de vendre son entreprise à Lucien Terraillon, associé à un financier, un certain J. Petitjean qui abandonnera la partie vers 1928. Mais le nouvel acquéreur réussit à faire prospérer la firme dans les années précédant la guerre. Le transfert des ateliers à Perrigny près de Lons le Saunier, où le patron paternaliste met en œuvre des méthodes de travail en contraste net avec les usages moréziens, sonne la fin de l'horloge monumentale dans la petite cité délaissée. La crise de 1929 et la guerre d'Espagne en 1936 affecteront durablement l'activité horlogère.

Paul Auguste décède à Lyon en 1923, à l'âge de 72 ans. Ses successeurs n'ont pas assuré la relève. Jeanne Odobey épouse un certain Guillard dont les ancêtres ont participé avec art à la renommée du vin de Beaujolais vers 1570, avant d'immigrer dans le Jura en 1640. Odette Guillard, la petite fille de Paul, convole avec un diplomate André Millot dont les fonctions les font pérégriner de Hongrie en Europe Centrale en passant par la Finlande et Frankfurt sur le Main. La mère du Consul Général est rédactrice à l'Indépendant du Jura. Le père est Directeur du Petit Comtois à Besançon. Odette Millot a une sœur Edmée, épouse Le Coniac de la Longrays. Les deux sœurs ont également un frère, Paul Guillard. Faisant suite au métier de décolleteur de son arrière-grand-père Louis Delphin Odobey, il s'installe dans les locaux libérés après les départs successifs de sociétés telles que les fonderies "*Gondret*" et celles en recherche de place plus adaptées à leur plan d'évolution comme les lunetteries "*Buffard*" et "*Gaulaz*". "*Paul Guillard*" occupe les anciens ateliers des carillons "*ODO*", qu'ils ont exploités sur le site avant leur transfert à l'Avenue de la Gare. Ses propres enfants, une fille opticienne et un fils au Canada, n'ont pas la fibre industrielle et ne poursuivent pas l'activité. Le père se retire à Villars les Dombes. La lignée s'est partagé l'héritage. Entre autres biens fonciers et monétaires, les murs de l'hôtel de la Poste sont revenus à Odette Millot, la partie contiguë (transformée en locaux d'habitation) est attribuée à la sœur Edmée de la

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Longrays et Paul Guillard est propriétaire des logements dans le secteur historique de la famille (situation 2008 communiquée par Odette Millot le 5 février 2008).

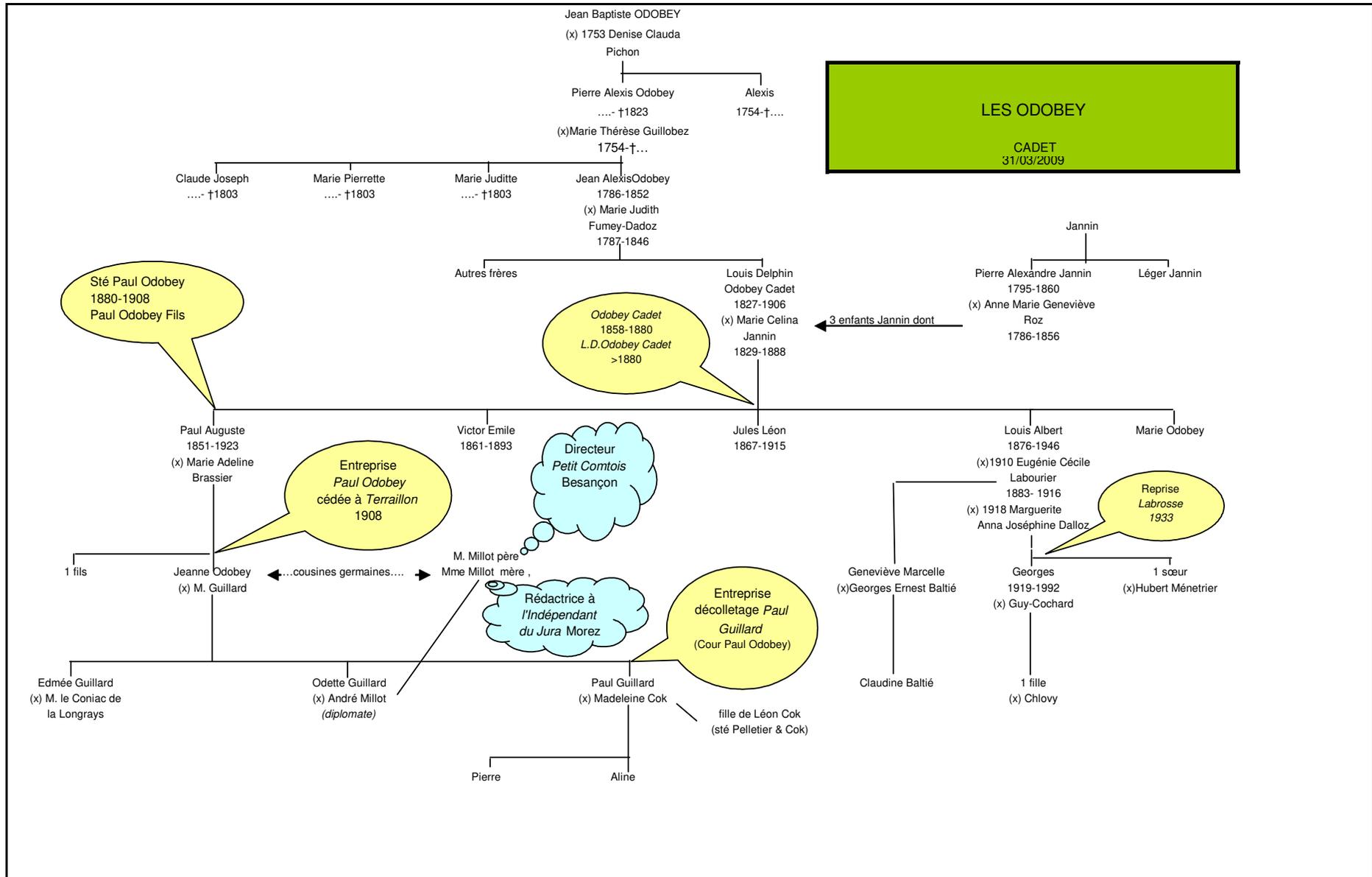
Maintenant, la "Cour Paul Odobey" est un havre de paix où des garages caressés par la rivière profitent du silence des lieux grâce à la protection des immeubles au bord de la voie principale de la ville. Madeleine Guillard a quitté l'endroit en 2009 pour rejoindre ses ancêtres. Fille de Léon Cok, dirigeant de la Manufacture de lunetterie " *Sarl Ets Cok*", elle était l'épouse en premières noces de Simon Lacroix, décédé lors de l'accident de voiture à la Cassine en 1952 et qui fit trois morts dont le footballeur Lagana, célibataire, et Micheline Printz, née Coulinge, mariée à André Printz dit "la Boye" de "*Comotec*" et dont la fille s'est mariée avec Joël Garnier, le beau-fils de Pierre Chevassus.

La Cour Paul Odobey vue de la cour de l'ancien hôtel Central Morez

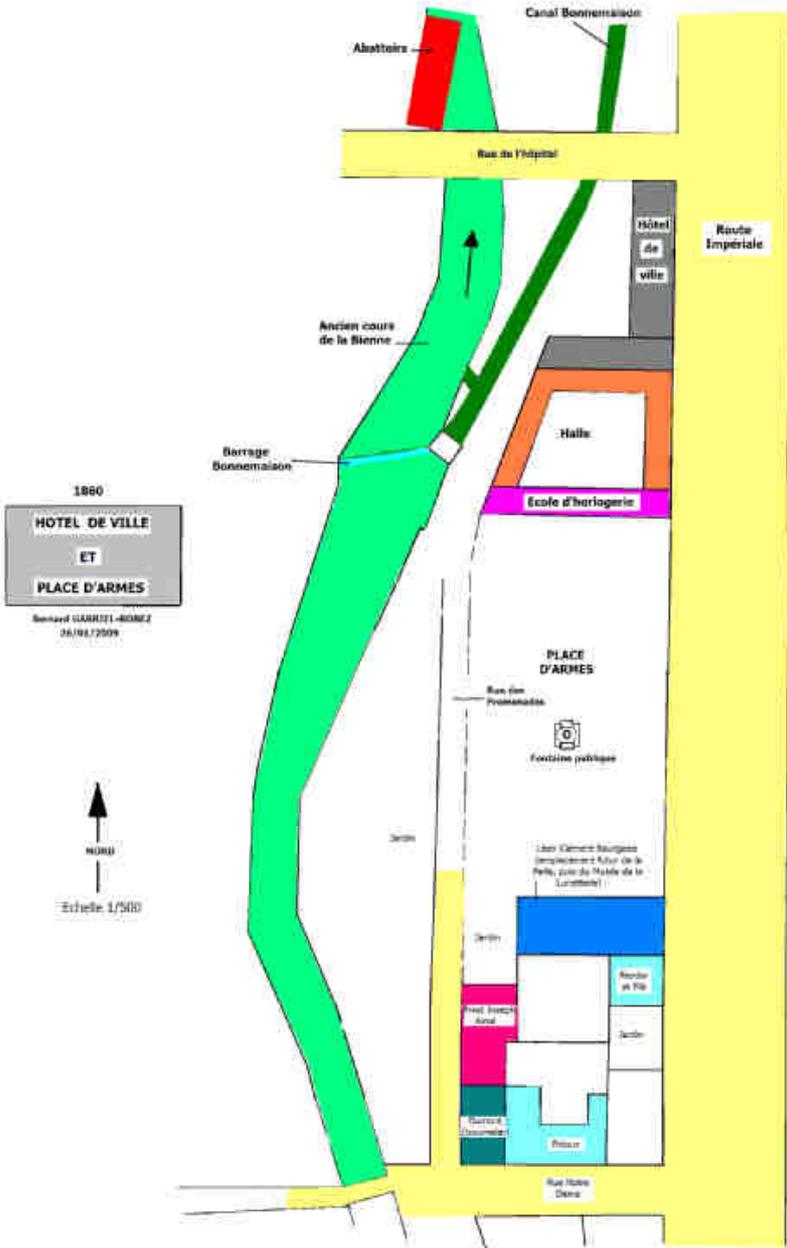


Crédit photo Roland Gabriel-Robez

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Notre randonnée dans la bulle du souvenir nous entraîne inéluctablement au cœur même du centre de la cité. Ce secteur préservé mérite un dernier regard, avant de monter sur les hauteurs environnantes où s'installent les entreprises et leurs chefs en quête de surfaces et d'altitude.

Les transformations subies depuis quelques siècles sont connues et largement commentées par différents auteurs amoureux de l'Histoire. En bref :

- 1819-1892, aménagements de la maison commune ou Hôtel de ville, et agrandissements destinés aux magasins du bureau d'octroi au centre, les logements des personnels de service (gardien, agent de police), les salles de la mairie, de la justice de paix, le bureau des douanes.
- 1863, la Bienne n'est pas encore redressée. Le canal d'amenée traverse encore en diagonale le secteur. L'hôtel de ville occupe la partie nord et la halle celle du sud. L'école d'horlogerie est implantée au 1^o étage depuis 1854 où le corps professoral est domicilié. Elle sera remplacée par les établissements scolaires en 1863.
- 1889-1890, l'Hôtel de ville est démoli et prend la forme actuelle. Une École Pratique d'Industrie, dotée d'un internat, puis de sections commerciales et de lunetterie, cohabite avec les écoles publiques. Les services de la Mairie prennent le soleil au sud.

Dans ce secteur historique, les anciens se rappellent dans le désordre et peu important les emplacements précis : le café Américain, la banque Clément, les chevaux de Julien Lamy, le buraliste et musicien Rotureau, les Mayet-Luquot, les Bergoend émailleurs au n° 137 rue de la République, puis Vuillet Ernest au n° 141, suivi par Robert Saillard, la pâtisserie Marchand, et bien sur le fameux café de la Perle tant prisé par Adolphe Lamy-Jeune.

École primaire de filles et le quai Jobez



Hôtel de ville de Morez



Crédits photo Roland Gabriel-Robez